



3 היילואומו

3A אוילואומו

4 היילואומו

4A היילואומו

5 היילואומו

5A היילואומו



9 היילואומו

9A היילואומו

10 היילואומו

10A היילואומו

11 היילואומו

11A היילואומו



15 היילואומו

15A היילואומו

16 היילואומו

16A היילואומו

17 היילואומו

17A היילואומו

DISTRIBUTION
MARS DISTRIBUTION
66, rue de Miromesnil
75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
Fax : 01 45 61 45 04
www.marsdistribution.com

Durée : 1h45

SORTIE LE 23 MARS 2011

PRESSE
BCG
Myriam Bruguière, Olivier Guigues,
Thomas Percy et Wendy Chemla
23, rue Malar 75007 Paris
Tél. : 01 45 51 13 00
Fax : 01 45 51 18 19
bcgpresse@wanadoo.fr

LGM Cinéma présente

Catherine Deneuve
Géraldine Pailhas
Nicolas Duvauchelle
Marisa Paredes
Marina Foïs
Jean-Marc Barr
Jean-Baptiste Lafarge

LES YEUX DE SA MÈRE

un film de
Thierry Klifa



Synopsis

Un écrivain en mal d'inspiration infiltre la vie d'une journaliste star de la télé et de sa fille danseuse étoile pour écrire à leur insu une biographie non autorisée. Pendant ce temps, en Bretagne, un garçon de 20 ans, Bruno, qui habite avec ses parents, ne sait pas encore les conséquences que toute cette histoire va avoir sur son existence...





Entretien THIERRY KLIFA RÉALISATEUR - CO-SCÉNARISTE

QUEL A ÉTÉ LE POINT DE DÉPART DES YEUX DE SA MÈRE ?

Je crois que c'est mon envie, après LE HÉROS DE LA FAMILLE, de retravailler avec Catherine Deneuve et Géraldine Pailhas, d'écrire pour elles un film où elles seraient mère et fille. Il y avait aussi l'idée d'un jeune garçon de vingt ans qui vivrait en Bretagne et serait lié sans le savoir à ces deux femmes de manière intime et secrète. Ce n'est qu'à partir de là, et pour donner un point de vue à cette histoire, qu'est né le personnage de Nicolas Duvauchelle, cet écrivain qui, en entrant par effraction dans leur vie, serait le lien entre les trois.

QU'EST-CE QUI ÉTAIT LE PLUS COMPLIQUÉ DANS L'ÉCRITURE ?

Tout ! Des quatre scénarios qu'on a faits ensemble avec Christopher (Thompson), c'est celui qui a été le plus difficile à écrire. Tous ces destins croisés rendaient forcément la structure très complexe, d'autant qu'il y avait à la fois l'ambition de faire un film romanesque et l'envie de le construire un peu comme un thriller, avec du suspense, pour qu'on soit en permanence surpris par ce qui arrive. Ce qui nous a donné le plus de mal, c'est le personnage de Mathieu. Je voyais bien en quoi il pouvait m'être proche, notamment au niveau de sa sensibilité et de sa fragilité, et, en même temps, je le trouvais tellement éloigné de moi, ne serait-ce que par sa démarche d'entrer par effraction dans la vie des gens... C'est seulement lorsqu'on a imaginé que son cynisme apparent cachait un immense chagrin et une profonde solitude que nos problèmes d'écriture se sont dénoués. Mathieu est quelqu'un qui, à cause de ce chagrin qui a fait naître chez lui une certaine forme d'amertume, s'est recroquevillé sur lui-même et a pris un mauvais chemin. Pour Mathieu, c'est plus simple d'observer et de commenter la vie des autres que de vivre la sienne... J'ai longtemps été comme ça moi aussi, à avoir peur d'entrer dans la vie et d'y jouer mon propre rôle.

L'IDÉE DE FAIRE DE CATHERINE DENEUVE UNE PRÉSENTATRICE VEDETTE DU 20H ET DE GÉRALDINE PAILHAS UNE DANSEUSE ÉTOILE QUI A CHOISI AUSSI D'ASSUMER L'HÉRITAGE DE SON PÈRE, ANCIEN RÉSISTANT ESPAGNOL, ÉTAIT-ELLE LÀ TOUT DE SUITE ?

Elle est venue rapidement. J'aimais l'idée de personnages emblématiques de leur époque, engagés aussi bien professionnellement que politiquement. Pour Lena Weber, on est parti de figures journalistiques comme Joan Didion aux États-Unis, Oriana Fallacci en Italie ou Christine Ockrent en France. Des femmes totalement impliquées dans leur métier et particulièrement concernées par la vie politique de leur pays et l'évolution du monde. Ce qui m'intéressait par rapport à Lena, c'est la manière dont elle va petit à petit basculer vers quelque

chose d'autre, quelque chose qui va la mettre elle-même en danger... L'idée de donner à Maria, un père très engagé, un adversaire farouche du franquisme, procédait de la même volonté. D'inscrire les personnages dans leur époque et de mélanger leurs engagements à leurs sentiments. Je voulais que la détermination idéologique de Miguel Canales, grand résistant espagnol, soit passée de manière presque génétique dans le personnage de Maria, en tout cas qu'on se pose aussi, chemin faisant, le problème de la transmission.

LE HÉROS DE LA FAMILLE TOURNAIT AUTOUR DE L'IMAGE DU PÈRE, LÀ, C'EST LA FIGURE MATERNELLE QUI EST AU CENTRE DES YEUX DE SA MÈRE...

Oui... La mère absente, la mère qui abandonne, la mère de substitution, la mère adoptive... On est parti des rapports entre Lena et Maria, et très vite, on a su que ce serait des rapports distants et complexes. Elles sont tout simplement passées à côté l'une de l'autre. Ce n'est pas que Lena ait délibérément sacrifié sa vie de mère pour sa vie professionnelle. Ça s'est fait sans qu'elle s'en rende compte. C'est une journaliste qui était passionnée par son travail, passionnée par ses engagements, qui fait partie de cette génération de femmes qui, à la fin des années 60 ont dû s'imposer dans un métier encore très masculin et cultiver avec une certaine forme d'autorité leur indépendance d'esprit... D'une certaine manière, elle a été contrainte de renoncer à son rôle de mère au profit de Judit (Marisa Paredes), la sœur de son mari qui, elle, avait plus de temps, peut-être aussi davantage la fibre maternelle, qui était là au bon moment, au bon endroit et qui a su nouer avec Maria des liens quasi filiaux... À partir de là, on a travaillé sur les rapports de Maria avec son fils naturel, de Maylis (Marina Foïs) avec son fils adoptif. Il y a aussi la mère qui a disparu, la mère morte, clé du chagrin de Mathieu (Nicolas Duvauchelle).

PARALLÈLEMENT À CES RELATIONS MÈRES / FILLES ET MÈRES / FILS COMPLEXES, LA FORCE ET L'ÉMOTION DU FILM RÉSIDENT AUSSI DANS CES RAPPORTS TROUBLÉS QUE TISSE, PRESQUE MALGRÉ LUI, MATHIEU AVEC MARIA ET AUSSI AVEC BRUNO...

Quand on travaillait sur Mathieu, je pensais pour son ambition camassière et sans principe à Kirk Douglas dans LE GOUFFRE AUX CHIMÈRES de Billy Wilder mais aussi et surtout au personnage de Daniel Auteuil dans UN CŒUR EN HIVER. Quelqu'un qui, tout d'un coup, a décidé de se mettre comme entre parenthèses, quelqu'un qui est absent à lui-même. C'est ce qui est arrivé à Mathieu après la mort de sa mère. Maintenant qu'il a tellement souffert, il se croit à l'abri de tout sentiment. Il se pense fort pour faire le mal mais il va être troublé par l'attention affectueuse et complice que lui porte cette journaliste célèbre, puis par la manière dont va le regarder sa fille qu'il a connue autrefois et qu'il retrouve. Maria va lui faire découvrir quelque chose de lui qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait pas encore vu ou qu'il ne voulait pas voir. Là-dessus, arrive Bruno qui, de manière radicale et absolue, tombe amoureux de lui - un amour qui

le trouble mais dont il ne sait pas quoi faire. Mathieu est alors comme un colosse aux pieds d'argile. C'est le regard de ces trois personnages sur lui qui vont le faire vaciller et faire voler en éclats la carapace qu'il s'était fabriquée et qu'il pensait invincible. C'est ce triple regard qui va lui montrer qu'il est peut-être capable d'être autre chose que ce à quoi il s'était résigné...

EN QUOI CE PERSONNAGE EST PROCHE DE VOUS ?

Pour sa réserve, ce chagrin qu'il a en lui, cette manière dont il ne veut pas se remettre de la perte de sa mère et de le revendiquer presque comme un acte politique. Tout Mathieu est dans cette scène au cimetière où, avec son père, il pleure en silence devant la tombe de sa mère, où on comprend qu'il n'arrive pas à guérir de cette blessure... C'est d'ailleurs par cette blessure que Maria, qui vient de perdre son père, et lui se rapprochent. Mathieu vit dans cet appartement qui était celui de sa mère, un peu comme le personnage de François Truffaut dans LA CHAMBRE VERTE. Il a une manière radicale de penser que sa mère vit encore à travers lui. Quitter l'endroit où ils ont vécu serait la trahir, l'abandonner à l'oubli, tourner la page et il ne veut pas tourner la page... On nous explique tout le temps comment on se remet forcément des deuils, des disparitions, moi, au contraire, je voulais parler du mal qu'on peut avoir à survivre à la disparition d'un être cher, de l'amputation qu'on ressent, de la vie qui, même si elle continue, ne sera plus jamais la même.

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS LE PERSONNAGE DE BRUNO ?

Bruno ressemble à son époque, à sa jeunesse, à ses 20 ans. Il attend beaucoup de la vie, de l'avenir. Il croit en sa force, en sa détermination. Il a une forme d'innocence, de naïveté, il a parfaitement assimilé qu'il est un enfant adopté mais il n'a jamais eu envie ni besoin de retrouver ses parents. C'est quelqu'un de lumineux mais qui, petit à petit, va se blesser à l'égoïsme des autres personnages qui partent à sa recherche sans jamais imaginer les conséquences que ça pourra avoir pour lui. C'est sans doute lui que cette histoire va le plus fracasser... Ce que j'aime, c'est son côté jusqu'au-boutiste, son goût pour l'absolu. C'est quelqu'un qui n'a pas peur de se perdre. Dans LE LIEU DU CRIME d'André Téchiné, Catherine Deneuve disait : «Se sauver ou bien se perdre, est-ce que ce n'est pas la même chose ?» Eh bien, Bruno, il a un peu de ça en lui, se sauver ou bien se perdre lui importe peu. C'est quelqu'un qui va jusqu'au bout de son amour, de sa croyance en cet amour, quelqu'un qui pense que rien n'est obstacle et qu'il suffit d'aimer pour convaincre. Au fond, ce n'est pas tant de la naïveté que le signe d'une profonde sincérité.

SI, DE MANIÈRE UN PEU SCHÉMATIQUE, ON DEVAIT RANGER LE FILM DANS UN GENRE, ON POURRAIT DIRE QUE LES YEUX DE SA MÈRE TIENT DU MÉLO. ON Y RETROUVE CERTAINS DE SES CODES : LES REBONDISSEMENTS INATTENDUS, L'ENFANT CACHÉ, L'AMOUR ABSOLU MAIS PAS PARTAGÉ...

J'ai toujours aimé le mélodrame. Cela va de LA FIÈVRE DANS LE SANG d'Elia Kazan au MIRAGE DE LA VIE de Douglas Sirk jusqu'à LA FEMME D'À-CÔTÉ de Truffaut et aux films d'Almódovar... Il y a quelque chose dans le mélodrame sur la violence des sentiments, sur le côté exacerbé de certaines situations qui m'émeut particulièrement... Je l'assume donc parfaitement. Le plus difficile avec le mélodrame, c'est de trouver la limite, de savoir jusqu'où on peut aller sans aller trop loin. En tout cas, notre volonté était de faire un thriller sentimental qui flirterait avec le mélodrame...

UNE FOIS ENCORE, VOUS AVEZ ÉCRIT LE SCÉNARIO AVEC CHRISTOPHER THOMPSON. EN QUOI VOS RAPPORTS ONT-ILS LE PLUS CHANGÉ DEPUIS UNE VIE À T'ATTENDRE ?

C'est peut-être aujourd'hui que nos rapports vont évoluer puisque, depuis l'écriture des YEUX DE SA MÈRE, il a mis en scène son premier film : BUS PALLADIUM. Ça va être intéressant maintenant qu'on s'est remis à écrire de voir ce que son expérience de réalisateur va apporter à notre tandem. Ce qui était particulier cette fois-ci, c'est qu'on écrivait en même temps BUS PALLADIUM et LES YEUX DE SA MÈRE. Une semaine l'un, une semaine l'autre. C'était à la fois exaltant et un peu schizophrénique de passer d'un univers à l'autre, d'une histoire à une autre, d'autant qu'elles étaient très différentes et que chacun essayait d'aider l'autre à accoucher de son projet tout en y mettant aussi des choses personnelles. L'évolution de notre rapport dans le travail correspond simplement à notre évolution personnelle dans la vie. Il n'y a en tout cas - pour l'instant ! - aucune lassitude ni pour l'un ni pour l'autre. J'ai même le sentiment qu'on arrive à se renouveler même s'il y a forcément des thématiques qui nous poursuivent... Ce qui nous rapproche, c'est cette régularité dans le travail et l'obstination qui est la nôtre lorsqu'il faut s'acharner sur un sujet. Nos personnalités sont complémentaires. Je suis plutôt excessif quand Christopher est plus posé, plus rationnel. Sans doute que j'envisage la vie de manière peut-être plus romanesque et qu'il a cet avantage - important - de me ramener à une forme de réalité.





VOUS AVEZ DONC ÉCRIT POUR CATHERINE DENEUVE ET GÉRALDINE PAILHAS. QUELLES ONT ÉTÉ LEUR RÉACTION LORSQUE VOUS LEUR AVEZ DONNÉ LE SCÉNARIO À LIRE ?

Ce qui pouvait faire peur à Catherine Deneuve, c'était l'assimilation que les gens pouvaient faire entre ce personnage de Lena Weber, une icône médiatique, et ce qu'elle est dans la vie, une actrice célèbre. Elle pouvait se dire que ces raccourcis possibles pourraient nuire au personnage et faire qu'il disparaisse derrière ce qu'elle représente aux yeux des gens. On en a beaucoup discuté, on a fait des lectures... Après, c'est quelqu'un qui, une fois qu'elle a dit oui, suit toute l'élaboration du projet. Elle ne s'occupe pas seulement de son personnage mais elle a une vision globale du film et s'intéresse à tout, aussi bien au casting qu'aux techniciens et aux musiciens. Elle n'est absolument pas narcissique. C'est une vraie partenaire pour un metteur en scène, qui, elle le dit elle-même, est toujours du côté du film. En plus, ce qui était important pour moi comme pour elle, et pareil pour Géraldine d'ailleurs, c'était de ne pas refaire des choses qu'on avait déjà faites mais d'explorer de nouveaux territoires, de nouvelles émotions. C'est d'ailleurs l'une des choses qui m'a le plus surpris : ce que Catherine a donné au-delà de ce qui était écrit et prévu. Dans les films où on l'a vue, chez Téchiné par exemple où elle est exceptionnelle, Catherine, lorsqu'elle est confrontée au désespoir ou au chagrin, a souvent une manière volontaire de se battre contre eux, une certaine forme d'énergie alors que là, c'est plutôt de l'abandon, presque de la lassitude. Comme si ce personnage qui arrive à un tournant de sa vie professionnelle, de sa vie tout court, voyait son château de cartes s'effondrer, se retrouvait assez démunie et n'avait plus tout à fait la volonté de se battre... Catherine a apporté cette forme de lassitude que je trouve très émouvante.

ET QUELLE A ÉTÉ LA RÉACTION DE GÉRALDINE PAILHAS ?

Avec Géraldine, on avait beaucoup travaillé, notamment sur LE HÉROS DE LA FAMILLE et aussi, mais de manière plus diffuse, sur UNE VIE À L'ATTENDRE, sur la dureté que son personnage pouvait avoir. Là aussi, on aurait pu emmener cette danseuse étoile vers une sorte de dureté. Ce qui était intéressant au contraire était de construire Maria à la fois sur une évidente fragilité et sur une certaine force qui émanerait presque de sa jeunesse. D'ailleurs, je trouve que Géraldine a dans le film quelque chose qu'on ne lui a pas vu souvent comme une gaieté, un entrain, une jeunesse... Toutes ces caractéristiques qu'ont souvent les sportifs de haut niveau ou les danseurs classiques, des gens qui, très jeunes, ont compris que leur vie professionnelle allait s'arrêter après leurs 40 ans et qui ne vivent que pour leur discipline, leur art, avec, comme souci principal, leur corps...

AVANT D'ÊTRE ACTRICE, GÉRALDINE PAILHAS A ÉTÉ DANSEUSE. EST-CE CELA QUI VOUS A DONNÉ L'IDÉE DE FAIRE DE MARIA UNE ÉTOILE ?

Il se trouve qu'au début de l'écriture, on était allés voir ensemble un ballet de Angelin Preljocaj, "Le songe de Médée", qui m'a littéralement bouleversé. Ça a été une vraie rencontre avec cet univers de la danse, qui est un univers auquel, je ne sais pas pourquoi, je pensais ne pas avoir accès... Cela a été un choc. Bien sûr, je connaissais le passé de danseuse de Géraldine. Cette idée de la danse me trottait dans la tête jusqu'au jour où j'ai demandé à Christopher s'il pensait que c'était envisageable pour Géraldine de danser à nouveau. Je ne voulais pas remuer quelque chose de trop douloureux pour elle, avec lequel elle n'aurait pas eu envie de jouer. Il m'a répondu : «Il faudrait lui poser la question.» Je la lui ai posée et elle a été assez surprise. Je ne sais plus si elle a répondu oui mais même si elle n'a rien répondu, ça ressemblait à... un oui ! À partir de là, on s'en est servi, en sachant bien évidemment ce que ça pouvait représenter pour elle. Elle a pris ce projet comme un défi et s'est jetée à corps perdu dans ce personnage avec tout ce que ça lui demandait comme travail, comme discipline, comme sacrifice. Elle s'est beaucoup entraînée et a travaillé avec Sylvain Groud, un chorégraphe et un danseur formidable que nous a présenté Angelin Preljocaj. Sylvain était tellement au service de Géraldine et du film qu'il a su non seulement la mettre en confiance mais la sublimer et tirer d'elle ce qui pourrait donner le plus de relief à son personnage. Pour Géraldine, je pense que ça a été une grande joie et puis aussi, par moments, quelque chose d'un peu douloureux mais ça, ça fait partie de son secret et du secret de son personnage...

ÉTAIT-CE FACILE DE CONVAINCRE MARISA PAREDES À JOUER DANS UN FILM FRANÇAIS ?

À l'écriture, forcément on rêvait de Marisa Paredes. Déjà pour le plaisir de la confronter à Catherine Deneuve. Et aussi pour ce qu'elle représente et ce qu'elle pouvait apporter à ce personnage qui n'est pas au centre du film mais qui est essentiel à l'histoire. J'ai envoyé le scénario à son agent. Il nous a très vite rappelés en disant qu'elle était intéressée. Je suis allé la voir à Madrid, on a passé l'après-midi ensemble et j'ai tout de suite été sous le charme. Je pense qu'elle était touchée qu'on puisse s'intéresser en France à ces lois espagnoles sur la mémoire historique, sur les victimes du franquisme d'autant que son père était un homme très engagé. Ça la ramenait à sa propre histoire. Elle a tout de suite trouvé sa place dans le film. Dès nos lectures avec Géraldine, j'ai senti qu'il y avait entre elles une connexion forte et naturelle. C'est Marisa qui a eu l'idée qu'elles parlent aussi bien en français qu'en espagnol, qu'il n'y ait pas entre elles la frontière de la langue.

QU'EST-CE QUI VOUS A FAIT PENSER À NICOLAS DUVAUCHELLE ?

Notre première rencontre. En fait, au départ, je pensais que le personnage devait être un peu plus âgé. Et puis, j'ai réalisé que c'était plus intéressant qu'il ait aux alentours de 30 ans plutôt que de 40, ça lui laissait quand même plus d'espoir pour reconstruire sa vie. On n'avait pas encore tout à fait fini d'écrire et j'ai décidé de rencontrer trois/quatre acteurs de sa génération. Il se trouve que le premier que j'ai vu, c'est Nicolas. J'ai toujours trouvé que c'était un acteur formidable, avec un étonnant mélange de sensibilité, de force et de violence mais je n'étais pas du tout convaincu qu'il pouvait jouer cet écrivain en panne d'inspiration, ce chagrin-là, cette intériorité-là, et puis je me disais : «Est-ce que cette histoire va le toucher ?» On ne se connaissait pas. On a pris un verre ensemble. En sortant du bar, j'ai su, comme par intuition, que c'était lui. D'abord ce que je lui racontais l'intéressait. Ensuite, j'ai senti qu'il en était à un stade de sa carrière où il désirait montrer autre chose de lui. Je n'aime pas beaucoup le mot maturité mais j'avais l'impression que ce personnage tombait au moment précis où il pouvait passer un cap. Ça devenait passionnant de travailler sur un territoire qui était, pour moi comme pour lui, un peu inconnu. J'ai rarement eu autant de plaisir à travailler avec un acteur. C'est quelqu'un de physique, d'instinctif, d'intelligent qui comprend tout de suite sans qu'on ait forcément besoin de donner d'explication psychologisante sur l'état du personnage.

LORSQUE VOUS AVEZ FAIT PASSER LES ESSAIS À JEAN-BAPTISTE LAFARGE, QU'EST-CE QUI VOUS A DÉCIDÉ À LE CHOISIR POUR BRUNO ?

Pour Bruno, j'ai rencontré une centaine de jeunes acteurs pour la plupart bien sûr inconnus, dont certains d'une grande qualité. La première fois que j'ai vu Jean-Baptiste, j'ai su qu'il y avait quelque chose en lui qui, s'il n'était pas le personnage, se rapprochait en tout cas beaucoup de l'idée que je pouvais en avoir. Il y a eu comme une évidence. Je me suis servi de ce que Jean-Baptiste dégage, de sa modernité, de sa manière de parler... C'est un garçon mûr pour son âge, très intelligent, et il a aussi quelque chose de romanesque qui va bien avec Bruno... Il ne ressemble pas aux autres acteurs de sa génération. Il a physiquement quelque chose à la fois de singulier et d'intemporel, de moderne et de classique, d'aristocratique aussi qui pouvait le mettre dans la lignée de Catherine Deneuve et Géraldine Pailhas. C'est un garçon qui, tout en ayant une vraie maturité, reste proche de son enfance. C'était excitant de retrouver cette part d'enfance à travers certaines scènes, notamment avec ses parents adoptifs, de voir paradoxalement la dureté qu'il pouvait avoir face à Lena, et en même temps de jouer sur sa part d'homme qui, lorsqu'il tombe amoureux, veut qu'on le traite non pas comme un enfant mais comme un adulte. Ça a été merveilleux de travailler avec lui, même si parfois il avait peur de ne pas être à la hauteur des autres, même si, souvent il doutait, comme tous les acteurs. Je savais qu'il était capable de dépasser l'obstacle et j'ai bien senti qu'à partir du moment où je lui faisais confiance, il n'avait pas de limite... C'était peut-être ça d'ailleurs le plus émouvant pour moi qui ai davantage travaillé avec des comédiens qui ont de l'expérience. C'était une première fois, une perpétuelle découverte, et je pense

qu'à travers ce personnage, à travers notre relation, à travers ce travail qu'il a fait, il a découvert des choses en lui qu'il ne soupçonnait pas. Ça reste pour moi un des souvenirs les plus forts de ce film, de l'avoir vu comme naître à lui-même...

LES PARENTS DE JEAN-BAPTISTE SONT JOUÉS PAR MARINA FOÏS ET JEAN-MARC BARR. QU'EST-CE QUI VOUS A CONDUIT VERS EUX ?

J'ai pensé assez vite à Marina Foïs parce que je voulais une actrice qui ait le même âge que Géraldine, qui soit forte et belle. Je ne voulais pas que ce soit une victime, quelqu'un qui subisse, mais quelqu'un qui se bat avec ses propres armes. Marina, je trouve qu'elle a la tragédie en elle. Quand je la vois au théâtre dans "Maison de poupée" ou au cinéma dans NON, MA FILLE... de Christophe Honoré, elle est bouleversante. Elle n'est jamais dans le pathos, jamais dans la surcharge. Du coup, elle apporte une émotion pas attendue, pas convenue. Dès le premier jour de tournage - c'est avec elle qu'on a commencé le film - j'ai tout de suite vu qu'elle assumait parfaitement le fait d'avoir un fils de 20 ans, ce qui n'est pas évident parce qu'elle a des enfants très jeunes dans la vie, et elle l'assumait simplement sans la moindre coquetterie, sans fausse coquetterie non plus... Simplement, elle était juste. C'est très agréable de travailler avec Marina parce qu'elle est intelligente, drôle et qu'elle a un regard juste et bienveillant sur le metteur en scène et sur ses partenaires. Après, il a fallu lui trouver un mari. Pareil, je ne voulais pas de quelqu'un de résigné. Je voulais que ce soit un couple sexy, qu'on sente que même s'ils sont séparés, il y a encore du désir entre eux. C'est ma directrice de casting, Sarah Teper, qui a pensé à Jean-Marc. Et j'ai tout de suite trouvé l'idée excellente. Jean-Marc a été formidable. D'abord, il est lui-même réalisateur et est tout de suite en empathie avec le metteur en scène, il comprend, il connaît les contraintes... Et puis, il a vu ce qu'il pouvait faire de ce personnage assez taiseux. C'est un acteur qui vieillit bien, il gagne en force, et là en quelques scènes que ce soit avec Marina ou avec Jean-Baptiste, le rapport est tout de suite juste et profond. Il a su rendre sans aucun effet l'incapacité qu'a son personnage de dire les choses et qui se traduit souvent par une certaine rudesse à l'égard des gens qu'il aime. Dans cette famille, beaucoup de choses passent par le silence, les regards, et aussi par quelque chose de physique - y compris les coups de poing que s'échangent à la boxe le père et le fils...

C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS TRAVAILLEZ AVEC JULIEN HIRSCH COMME DIRECTEUR DE LA PHOTO. POURQUOI L'AVEZ-VOUS CHOISI ?

Simplement parce que j'aime son travail, tant au cadre qu'à la lumière. C'est à la fois inattendu et toujours en adéquation avec les projets auxquels il participe, que ce soit les films de Téchiné, L'AMANT DE LADY CHATTERLEY, ou JE VEUX VOIR... J'ai beaucoup aimé travailler avec lui. C'est quelqu'un qui connaît très bien le cinéma. On a les mêmes références, très vite je lui ai montré des films, il m'en a montré d'autres...

C'était un véritable échange. On a énormément travaillé en amont. C'est quelqu'un qui propose beaucoup et qui m'a tout de suite poussé à me dépasser, à être moins timide, à me faire confiance... Quand on travaillait sur le découpage, il n'hésitait pas à remettre en cause le scénario, à me conseiller de rendre plus elliptiques certaines scènes. Pareil sur le tournage. C'est exaltant de travailler avec lui, parce que tout est possible et que rien n'est jamais figé. On a beaucoup tourné en plans séquences caméra à l'épaule, ce que je n'avais pas nécessairement fait dans mes premiers films. J'y ai pris beaucoup de plaisir. En plus, cette urgence qui régnait en permanence sur le plateau correspondait au côté tendu que le film devait avoir.

C'EST LA PREMIÈRE FOIS AUSSI QUE VOUS CONFIEZ LA MUSIQUE À GUSTAVO SANTAOLALLA...

Je rêvais qu'il fasse le film. J'aime aussi bien son travail chez Iñáritu ou Walter Salles que la musique du SECRET DE BROCKEBACK MOUNTAIN ou celle de NOS SOUVENIRS BRÛLÉS. Je ne pensais pas qu'il accepterait le film. C'est Daniela Romano - elle était superviseur musical du film et avait rencontré Gustavo et son manager une fois - qui l'a contacté. Très vite, Gustavo a fait dire qu'il aimait le scénario, qu'il voulait voir mes films précédents. Puis, je suis allé le voir à Londres où il donnait un concert. La rencontre s'est passée de manière idéale. Il avait beaucoup de questions par rapport à l'histoire, à la musique, des réflexions sur le scénario... À l'automne, il est revenu à Paris, on a dîné ensemble avec Nicolas, Jean-Baptiste, Christopher... Il m'a demandé de lui donner des photos et des vidéos des repérages, des essais costumes... Il voulait voir aussi des films récents des acteurs, d'autres qui auraient pu me servir de référence. Il avait besoin de s'immerger dans le projet. À partir de là, il a commencé à m'envoyer des musiques. Et notamment celle du ballet de Géraldine qu'il réajustait en fonction des répétitions. Cela a été un échange permanent malgré la distance - il habite Los Angeles. Durant le tournage, je lui faisais parvenir des rushes, et lui me faisait des propositions musicales qui, à chaque fois, étaient exactement ce qu'il fallait pour l'histoire. Il a été un collaborateur idéal et très présent à toutes les étapes du film.

EST-CE QUE LE BALLE DE GÉRALDINE PAILHAS ET LE MATCH DE BOXE DE JEAN-BAPTISTE ÉTAIENT POUR VOUS DES DÉFIS DE MISE EN SCÈNE ?

Des défis, je ne sais pas. Ça faisait partie en tout cas des scènes que j'appréhendais, d'autant qu'en plus, elles devaient, avec les adieux au JT de Catherine figurer dans un montage parallèle. Pour le combat et le ballet, on a procédé de la même manière. On n'a pas fait de story-board mais tout était chorégraphié, on savait exactement les passages qu'on allait filmer. Avec Julien, nous avons passé beaucoup de temps aux répétitions de Géraldine et aux entraînements de boxe de Jean-Baptiste... Je voulais être au plus près des corps, avec eux, au plus près d'eux, de leur émotion, dans leur tête.

UN DES AUTRES MOMENTS FORTS DU FILM C'EST LA SCÈNE D'ÉMOTION DE CATHERINE DENEUVE À LA GARE FACE À NICOLAS DUVAUCHELLE...

C'est vraiment une des scènes qui, à l'écriture, nous a donné le plus de plaisir car on savait qu'on l'écrivait pour Catherine, et que c'est un genre de situation dans lequel on ne l'a pas beaucoup vue. Elle devait passer d'une violence extrême à une émotion tout aussi grande. Sur le tournage, bien sûr, c'est une scène que j'appréhendais, et Catherine aussi. En plus, c'était son deuxième jour de tournage, c'était la première vraie scène qu'elle avait avec Nicolas. Et puis tourner dans une gare ce n'est pas facile... Il y avait beaucoup de texte... Finalement, on a choisi de tourner en plan séquence et du coup, ça a permis à Catherine de prendre son élan. C'était impressionnant de voir la scène se faire sous nos yeux. On a dû tourner plusieurs prises parce qu'il y avait des problèmes de son, et puis, tout d'un coup, il y a eu comme un miracle. C'est la prise que j'ai gardée au montage. Catherine est bouleversante et le regard dévasté de Nicolas sur elle incroyable... C'est là que tout s'écroule pour lui, que sa trahison devient un drame. Sur le plateau, j'étais très ému moi-même. Comme je l'ai été d'ailleurs à plusieurs occasions sur le tournage. Mais je dirai plus particulièrement que sur ce film, j'avais l'impression d'être non pas plus adulte, ça ne veut pas dire grand chose, mais d'être souvent plus à vif et sans protection. Est-ce l'histoire, le tournage, le mélange des deux ? Je ne sais pas... C'était étrange. D'un côté, je n'ai jamais été aussi heureux sur un plateau parce que nous faisons tous le même film, que je sentais qu'on arrivait à surmonter les obstacles, à nous dépasser, à être au plus près de ce que je désirais. Et de l'autre, il y a quelque chose dans cette histoire qui, sans doute, me touche profondément et qui fait que, très souvent, j'ai été pris de court par mes émotions personnelles. J'ai vraiment eu la sensation d'être investi comme jamais.



Entretien CATHERINE DENEUVE LENA WEBER

QU'EST-CE QUI VOUS A DONNÉ ENVIE D'ACCEPTER CETTE NOUVELLE PROPOSITION DE THIERRY KLIFA ? LE DÉSIR DE PROLONGER VOTRE TRAVAIL AVEC LUI ? LE PERSONNAGE DE LENA WEBER, EX GRAND REPORTER, PRÉSENTATRICE DU 20H, QU'IL VOUS A ÉCRIT ?

Ce n'est pas vraiment en ces termes que ça se pose. De plus en plus, c'est un ensemble de choses qui me décide. Bien sûr, il faut que je trouve un certain intérêt au personnage qu'on me propose mais c'est presque davantage l'intérêt que j'ai pour l'histoire en elle-même, pour les partenaires qui vont être les miens, pour les gens qui vont faire le film, qui compte. C'est toujours, et de plus en plus, par rapport au film dans son ensemble que je m'interroge. Quant à Thierry, c'est quelqu'un que je vois régulièrement, avec qui je vais au cinéma, avec qui je parle de cinéma, alors, oui, c'est évident, il y a la continuité d'une envie de cinéma ensemble...

QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS SURPRISE QUAND VOUS AVEZ LU LE SCÉNARIO ?

Le nombre de séquences ! Tous ces personnages, tous ces va-et-vient, tous ces chassés-croisés entre les uns et les autres... Ça me faisait même un peu peur. Je suis toujours un peu inquiète quand le public sait des choses que les personnages vont découvrir bien plus tard... En même temps, c'était ambitieux et bien écrit, c'était une histoire riche avec des personnages intéressants, à la fois quotidiens et complexes... D'ailleurs, maintenant que le film est terminé, on voit que cela fonctionne bien. Et Thierry a eu raison de demander à Gustavo Santaolalla d'écrire la musique. Elle est originale et belle, elle relie magnifiquement tous les personnages et tous les événements et participe bien sûr au romanesque du film.

VOUS CONNAISSEZ BIEN THIERRY KLIFA. QUAND VOUS LISEZ CE SCÉNARIO, EN QUOI LE RETROUVEZ-VOUS ?

Je suis surprise à chaque fois - parce que, dans la vie, lorsqu'on se voit, j'ai tendance à l'oublier - par son goût pour le romanesque. Ma première réaction est de trouver cela un peu excessif - le cinéma, ça ne doit pas forcément être aussi compliqué que la vie ! Mais c'est lui... Ce romanesque, cette sensibilité, cette manière d'exacerber les sentiments et les émotions, cette forme de romantisme, c'est lui... Et c'est ce qui est touchant justement. Et puis, aussi, il aime beaucoup les actrices et les acteurs.





VOUS JOUEZ UNE STAR DU 20H QUI EST UN PERSONNAGE ASSEZ MARQUÉ DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF. Y AVEZ-VOUS PRIS DU PLAISIR ?

Pour moi, il n'y a pas de star au 20h. Il y a des présentateurs qu'on aime plus que d'autres, des journalistes qu'on aime plus que d'autres. A partir du moment où c'est la télévision, où on entre chez les gens à l'heure du dîner, qu'on est avec eux dans leur cuisine et qu'on fait partie de leur vie de tous les jours, on n'est pas une star, on est très populaire. Au moins le temps que ça dure... C'était particulier à jouer, déjà parce que je ne l'avais jamais fait. Ensuite, j'ai bien regardé, bien écouté pour trouver le ton juste. Pour avoir cette espèce de neutralité bienveillante, ne pas être trop engagée ni trop fade, d'être vraiment présent et ne pas donner l'impression qu'on déroule simplement le prompteur...

LORSQU'ON EST UNE ACTRICE CÉLÈBRE ET QU'ON JOUE UN PERSONNAGE CÉLÈBRE, S'AMUSE-T-ON DE CE JEU DE MIROIRS ?

Oui, plutôt. Quand à la gare Bruno demande à Lena si ça ne la gêne pas qu'on la dévisage, Lena lui répond non. Je pourrais, moi, répondre la même chose. J'ai appris à faire avec depuis si longtemps... Et puis, d'une certaine manière, ce jeu de miroirs comme vous dites renforce l'évidence du personnage. Mais ensuite, c'est vraiment un personnage de fiction.

DANS LE FILM, VOUS JOUEZ LA MÈRE DE GÉRALDINE PAILHAS AVEC QUI LES RAPPORTS SONT UN PEU COMPLIQUÉS...

On peut même dire que, sauf à la fin, il n'y a pratiquement pas de rapports entre nous. Ce sont deux femmes qui sont passées à côté l'une de l'autre. Au moment où débute le film, les contentieux entre elles durent depuis bien longtemps. La question du film, c'est justement de se demander s'il est trop tard pour sinon rattraper les choses, en tout cas les améliorer... C'est vrai, mon personnage est assez dur. C'est une femme qui a mené sa vie tambour battant, qui, pour son métier qui est sa passion, a laissé tomber sans doute beaucoup de choses parce que quand on s'engage, on est obligé d'aller jusqu'au bout. Visiblement, elle s'est séparée assez tôt de l'homme qui est le père de sa fille, un Espagnol résistant et militant anti-franquiste, et ce n'est pas vraiment elle qui a élevé sa fille mais sa belle-sœur... Tant et si bien que sa fille pense qu'elle ne peut pas compter sur elle. Elle va essayer de lui prouver le contraire... En fait, c'est tellement loin de moi que ça m'intéressait. Avec le personnage que joue Géraldine, on a des relations certes affectives mais très contrariées, pas du tout sentimentales.

SI LENA NE VA PAS VOIR DANSE MARIA, VOUS, VOUS ÊTES ALLÉE ASSISTER AU BALLET DE GÉRALDINE PAILHAS ALORS QUE VOUS N'ÉTIEZ PAS DANS LA SCÈNE...

Dans la vie, je suis comme je suis, et c'est évident que les rapports que mon personnage a avec sa fille n'ont rien à voir ni avec ma façon de fonctionner ni avec la femme que je peux être dans mes relations affectives ou amicales. Il me paraissait naturel d'aller voir danser Géraldine, que j'ai eu plaisir à retrouver après LE HÉROS DE LA FAMILLE. Il me semblait normal qu'elle ait ce jour-là l'œil de sa mère de cinéma. La danse a été dans sa vie quelque chose de très important et je crois que ça l'est encore. Ce ballet a représenté pour elle un travail difficile et affectivement très impliquant. En plus, après ce jour-là pour lequel elle avait beaucoup travaillé, je savais que ce serait fini et c'est un sentiment qui, passé ce grand jour, n'est pas toujours facile à vivre - comme pour un grand sportif qui se prépare des mois pour une compétition qui passe en un éclair. Alors, simplement, je voulais être là pour son grand jour à elle. Pas pour son personnage, pour elle, Géraldine...

VOUS RETROUVEZ AUSSI NICOLAS DUVAUCHELLE QUE VOUS AVIEZ CROISÉ LE TEMPS D'UNE SCÈNE DANS LA FILLE DU RER...

C'est vrai, je n'avais qu'une scène avec lui mais je m'en souviens très bien, d'abord parce que c'était une scène un peu particulière et qu'à cause des problèmes de météo, cette scène a pris presque toute la journée. Alors que ça devait être une scène joyeuse et détendue, cela a été une scène difficile à tourner mais le résultat est formidable. C'est là où j'aime vraiment le cinéma : on peut passer une journée avec un temps maussade, on s'arrête, on reprend, c'est difficile, on n'y arrive pas, on reprend encore et puis, à la fin, il y a la scène et on ne pensera plus à tous les obstacles. J'aime beaucoup cette idée-là que les films terminés peuvent être loin de ce qui s'est passé sur le tournage... Dans LES YEUX DE SA MÈRE, on a pas mal de scènes ensemble, et de vraies scènes, puisqu'il joue quelqu'un qui se fait engager pour être l'assistant de la présentatrice que je suis. C'est un acteur original, assez opaque, ce qui le rend encore plus intéressant. C'est un très bon acteur, qui, lorsqu'on travaille, qu'on répète ou qu'on tourne, est capable de vous surprendre, par son rythme, par ses intonations... Non seulement il est assez beau, avec un visage très doux qui peut aussi se fermer, mais il est toujours un peu inquietant. On voit bien là à quel point sa délicatesse et sa fragilité ont rendu très touchant le personnage de Mathieu qui, à la lecture, n'était pas forcément sympathique.

VOUS AVEZ AUSSI DES SCÈNES FORTES AVEC JEAN-BAPTISTE LAFARGE QUI DÉBUTE...

Jean-Baptiste a les qualités de l'innocence et une grande envie de faire du cinéma, c'est intéressant. Il a une très belle présence à l'écran. Quand on se retrouve face à un acteur aussi jeune, dont c'est le tout premier film, on a envie de l'aider. J'ai peut-être parlé davantage avec lui tout de suite pour qu'il soit à l'aise. Tourner, c'est

déjà difficile, alors tourner avec moi, ça peut être une difficulté supplémentaire. J'ai essayé de rendre les choses plus simples, plus faciles... Mais vraiment, il a une belle présence...

C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS JOUEZ AVEC MARISA PAREDES...

J'ai beaucoup de tendresse pour Marisa. On se connaît un peu dans la vie mais dans le film, nos deux personnages sont plutôt rivaux : Judit a finalement été auprès de Maria la mère que Lena n'a pas pu être, il y a donc entre elles un mélange de complicité et de jalousie. Et puis, Lena se sent jugée par Judit pour avoir d'une certaine manière sacrifié sa fille à son ambition de grand reporter. En même temps, je ne suis pas sûre que ce soit de l'ambition : dans certains métiers, on est pris dans un tourbillon qui vous happe et vous entraîne dans un mouvement auquel il est impossible de résister. Ce n'est plus vraiment un choix mais davantage une nécessité si on veut continuer à exercer ce métier. Entre elles, en tout cas, il y a quelque chose d'un peu douloureux. Même si nos deux personnages étaient rivaux, c'était un vrai plaisir de jouer avec Marisa. Elle ne jouait pas dans sa langue - avec moi, elle jouait en français mais sur le plateau, on se parlait en espagnol...

VOUS CONNAISSEZ BIEN JULIEN HIRSCH, LE DIRECTEUR DE LA PHOTO, AVEC QUI VOUS AVEZ TOURNÉ PLUSIEURS FOIS. QU'A-T-IL APPORTÉ À THIERRY KLIFA ?

Je pense qu'il lui a apporté une certaine liberté, une certaine vitalité, ce qui lui a permis de tourner plus vite et de donner un vrai rythme aux scènes. C'était très bien pour le film parce qu'il y a énormément de personnages et de situations... Julien a beaucoup d'énergie et une certaine élégance, il fait donc toujours des propositions intéressantes. En tout cas, ce sont toujours des propositions qui vont dans le sens du film, sans privilégier un intérêt particulier ou une question d'esthétique. Thierry et lui étaient très proches. Ils ont beaucoup travaillé ensemble en amont et ont continué pendant le tournage. Comme Julien est aussi cadreur, ça renforce la proximité des acteurs et de Thierry avec le film. Leur collaboration a été un magnifique atout.

Y A-T-IL UNE SCÈNE QUE VOUS APPRÉHENDIEZ PARTICULIÈREMENT ?

La première scène que j'ai tournée avec Nicolas Duvauchelle, à la gare en Bretagne, qui, dans le film, est... notre dernière vraie scène. Je venais d'arriver sur le plateau alors qu'eux, ils tournaient déjà depuis dix jours. C'est normal qu'on ait un

peu d'appréhension lorsqu'on commence un film même quand on connaît les gens, et peut-être même surtout quand on connaît les gens.

PARLANT DE CETTE SCÈNE, NICOLAS DUVAUCHELLE DIT QU'IL A ÉTÉ BLUFFÉ PAR LA MANIÈRE DONT VOUS ÊTES PARTIE TÔT DE SUITE TRÈS FORT DANS L'ÉMOTION...

C'était dur parce que je savais qu'il y avait des impératifs de décor, ce n'était que mon deuxième jour de tournage, le premier avec Nicolas... Je me suis vraiment mobilisée pour être très concentrée. Comme je savais que Julien allait tourner caméra à l'épaule, d'une façon assez vigoureuse, qu'il n'allait pas faire de champ contre champ mais accompagner le mouvement de la scène, je me suis dit qu'on pouvait y aller plus vite, plus fort, être autant dans la rage que dans la tristesse... Je dis ça aujourd'hui mais ce n'était alors même pas conscient...

À PROPOS DE CETTE SCÈNE ET D'AUTRES SCÈNES D'ÉMOTION, JULIEN HIRSCH DIT QU'IL VOUS A RAREMENT VUE AUTANT DANS L'ABANDON...

Lena a beau être préparée à tout ça - elle sait à quel point la télévision est un milieu qui peut être brutal - elle se sent trahie et comprend qu'elle est à un moment où sa vie tout entière bascule... Il y a quelque chose de l'ordre du renoncement, de l'abandon, oui...

QU'EST-CE QUI VOUS TOUCHE LE PLUS CHEZ THIERRY KLIFA SUR UN PLATEAU ?

Son enthousiasme. Il est véritablement le premier spectateur de son film au moment où il le fait, et le plaisir évident, profond, visible, qu'il prend à chaque instant du tournage, est quelque chose de très émouvant...





Entretien GÉRALDINE PAILHAS MARIA CANALÈS

QU'EST-CE QUI VOUS A TOUCHÉE À LA LECTURE DU SCÉNARIO ?

J'ai aimé la façon dont les personnages arrivaient dans le récit, dont on comprenait les liens des uns avec les autres au fur et à mesure. Le scénario est extrêmement bien construit. Rien n'est attendu, rien n'est convenu et pourtant, on est dans le mélo «classique» : tous les sentiments vont être exacerbés, rien ne sera épargné à chacun des personnages et chacun va aller au bout de son destin, au moins à ce stade-là de leur vie. On entre dans leur existence à un moment où, pour eux, tout se développe, tout explose... J'ai été très séduite par la profondeur et l'émotion que Thierry et Christopher ont réussi à mettre dans cette histoire.

ET DANS VOTRE PERSONNAGE, QU'EST CE QUI VOUS TOUCHE LE PLUS ?

Maria Canalès est une danseuse étoile, elle est la fille d'un père espagnol, opposant farouche au régime de Franco, et d'une mère française, ex grand reporter, présentatrice vedette du journal de 20h. La mort de son père va lui permettre de se poser les vraies questions qu'il est temps qu'elle se pose. Je crois que ce qui me touche le plus chez elle, c'est cette détermination farouche qu'on peut trouver chez ces personnes qui, très tôt, ont consacré leur vie à quelque chose d'aussi exigeant que la danse, et en même temps cette part d'enfance toujours intacte, parce que finalement, quand on a, si jeune, une telle passion, on ne grandit pas au même rythme que les autres, ni avec les mêmes préoccupations. On vit dans un milieu clos régi par des codes très stricts, et du coup, c'est comme s'il manquait certaines données de la vie extérieure. C'est un peu comme une vie de cloître. Un cloître très heureux où on s'épanouit, où l'art est tout le temps présent et où la curiosité et l'appétit sont constants, ainsi que la recherche de l'excellence ; mais il existe toujours cette posture liée à l'enfance : être le centre de son propre monde.

À QUEL MOMENT AVEZ-VOUS APPRIS QUE VOUS ALLIEZ JOUER UNE DANSEUSE ÉTOILE ET QUELLE A ÉTÉ VOTRE RÉACTION ?

J'ai pensé qu'ils avaient été fous d'avoir imaginé cela uniquement parce qu'ils savaient que j'avais fait de la danse ! Je n'ai pas dansé depuis 20 ans. Passée cette première réaction, je me suis dit que je devais me donner les moyens d'y arriver afin d'aboutir à un travail, dont je n'aurais pas à rougir. C'est devenu mon enjeu principal. Je me suis bien entourée. J'ai rencontré Marie-Agnès Gillot, danseuse étoile à l'Opéra de Paris qui, par l'intermédiaire de Brigitte Lefèvre, nous a donné accès à l'Opéra. Angelin Preljocaj nous a présenté Sylvain Groud, qui a été à la fois mon professeur, le chorégraphe du film et mon partenaire. Sylvain m'a tenu la main et ne m'a jamais laissé supposer qu'on n'y arriverait pas.

CELA A-T-IL ÉVEILLÉ EN VOUS DES FANTÔMES, DES SOUVENIRS ?

Oui, évidemment. Même si je me suis d'abord concentrée sur d'autres disciplines qui m'ont permis de retrouver un corps de danseuse. À partir du moment où j'avais repris conscience de cet outil qu'est le corps, je pouvais l'utiliser, le pousser dans ses limites.

À VOUS ÉCOUTER, ON A LE SENTIMENT QUE CE TRAVAIL SUR LA DANSE EST DEvenu QUELQUE CHOSE QUI, SOUDAIN, CONCERNAIT PLUS LA FEMME QUE L'ACTRICE, COMME SI LA DÉMARCHE PERSONNELLE L'AVAIT EMPORTÉ SUR LA PRÉPARATION DU RÔLE...

Le travail sur la danse a pris effectivement tout l'espace de la préparation du film. Je me disais que je devais d'abord être cette danseuse et que le reste en découlerait naturellement. Bien entendu, je n'ai jamais perdu de vue mon personnage et les enjeux émotionnels de Maria.

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS JUSTEMENT LES RAPPORTS QUE MARIA ENTRETIENT AVEC SA MÈRE ?

Ils sont assez inexistants. Lena Weber est une mère et pas une maman. Il y a certainement de l'admiration de part et d'autre mais elle n'est jamais vraiment dite. Lorsque le film démarre, la mère et la fille sont deux individus extrêmement distincts, qui n'ont pas vraiment suivi ni les chagrins, ni les joies l'une de l'autre. Il y a donc entre elles une distance qui - et c'est l'un des enjeux du film - est vouée à être comblée à un moment donné. L'arrivée de Mathieu, le personnage que joue Nicolas Duvauchelle, va permettre à tous ces personnages de finalement retrouver les bases qui leur manquaient.

VOUS RETROUVEZ CATHERINE DENEUVE, APRÈS LE HÉROS DE LA FAMILLE. MAIS CETTE FOIS, VOUS JOUEZ SA FILLE...

Oui, j'ai un peu plus de scènes avec elle dans ce film, mais pas tant que ça finalement puisque la mère et la fille passent leur temps à s'éviter ! Catherine est une actrice que j'aime depuis toujours. C'est comme si, à chaque fois, elle essayait de retrouver cette innocence, cette liberté qu'ont les actrices débutantes, comme

si elle voulait retrouver la nouveauté des débuts. Ça me touche beaucoup, moi qui recherche aussi cela. C'est en tout cas, je crois, le secret de sa vitalité.

QUELS SONT LES SENTIMENTS QU'ÉPROUVE MARIA POUR MATHIEU, QUE JOUE NICOLAS DUVAUCHELLE ?

Il y a une grande évolution. Mathieu a connu Maria lorsqu'il était plus jeune, alors qu'elle n'en a qu'un vague souvenir. Finalement, en lisant son premier roman, elle va s'apercevoir qu'elle le connaît mieux que ce qu'elle croyait. Pour elle, il incarne la solitude et en même temps la légèreté dont elle a besoin.

SANS AVOIR BEAUCOUP DE SCÈNES AVEC LUI, VOUS AVEZ ASSISTÉ AUX PREMIERS PAS AU CINÉMA DE CELUI QUI JOUE VOTRE FILS, JEAN-BAPTISTE LAFARGE...

Oui, on ne fait que se croiser mais ce qui m'a frappé en le regardant jouer, c'est l'évidence. Il a cette détermination, cette volonté à vouloir bien faire qui me touche infiniment. C'est une belle révélation.

VOUS QUI LES CONNAISSEZ TRÈS BIEN L'UN ET L'AUTRE, SAVEZ-VOUS, LORSQUE VOUS LISEZ LE SCÉNARIO OU QUE VOUS VOYEZ LE FILM, CE QUI REVIENT À CHRISTOPHER THOMPSON ET CE QUI REVIENT À THIERRY KLIFA, OU VOUS AVEZ DU MAL À LES DIFFÉRENCIER ?

Non, je les différencie très bien ! En dehors de ce que je peux percevoir, de ce que je peux savoir, de ce que je peux reconnaître, ce qui me frappe puisqu'ils travaillent tous les deux pour chacun, c'est la manière dont ils vont chercher en eux ce qui servira le projet de l'autre. Même si Christopher n'est pas forcément celui auquel on peut attribuer le sujet des YEUX DE SA MÈRE, il n'empêche qu'il a mis énormément de lui dedans. Pareil pour Thierry quand ils ont écrit BUS PALLADIUM que Christopher a mis en scène...

APRÈS UNE VIE À T'ATTENDRE ET LE HÉROS DE LA FAMILLE, C'EST VOTRE TROISIÈME FILM AVEC THIERRY KLIFA - QUI EN A FAIT TROIS. VOUS AVEZ DONC SUIVI TOUT SON PARCOURS DE PRÈS, EN QUOI DIRIEZ-VOUS QU'IL A LE PLUS ÉVOLUÉ ?

C'est difficile à dire car il n'y a pas eu de rupture entre les films. On se voit tout le temps, les films font partie de notre amitié. C'est comme avec les enfants : ce sont les gens à l'extérieur qui évaluent le mieux leur évolution ! Avec ce film, Thierry se heurte de manière frontale à ce que ses personnages ont traversé, à ce que cette famille est en train de vivre... J'ai le sentiment que ce film est celui qui lui ressemble le plus, où il s'aventure à explorer aussi ses zones d'ombre, son côté sombre.

QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS SURPRISE ET LE PLUS TOUCHÉE LORSQUE VOUS AVEZ VU LE FILM TERMINÉ ?

La puissance émotionnelle dégagée par ces personnages, par leur complexité, les enjeux qui mêlent à la fois l'émotionnel, le familial, l'affectif, le professionnel, le poids du mensonge et de la trahison qui rend tout absolument déchirant...



Entretien NICOLAS DUVAUCHELLE MATHIEU ROUSSEL

QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUIT DANS LE PROJET DE THIERRY KLIFA ?

Eh bien, Thierry pour commencer ! Il n'était pas sûr de me proposer le rôle mais il a demandé à me voir et on s'est tout de suite très bien entendus. Lorsqu'il m'a donné le scénario, je l'ai lu d'une traite et j'ai rappelé Thierry pour lui dire que je voulais le faire. J'aimais l'histoire, les personnages, j'aimais tout. Pour ne parler que de ce qui me concerne, ce qui me plaisait, c'était le rôle : un de mes premiers rôles d'homme. D'habitude, on me propose plutôt des rôles de jeune homme, parfois tout juste sortis de l'adolescence. J'étais vraiment content que Thierry me propose ça. En plus, ça me plaisait de jouer un écrivain, même en panne ! Pour une fois, ce n'est pas moi qui jouais le boxeur ! Et puis, le personnage de Mathieu est un peu le fil conducteur entre tous les personnages. Il y avait donc beaucoup de choses à jouer, sur des registres différents. C'était excitant. Je savais aussi qu'il allait y avoir Catherine Deneuve que j'avais croisée sur LA FILLE DU RER de Téchiné et avec qui j'avais envie de retourner et d'avoir de vraies scènes. Et après, sont venues nous rejoindre Marina Foïs avec qui j'ai fait HAPPY FEW d'Antony Cordier, et que j'aime beaucoup, elle est tellement drôle et décalée, et Karole Rocher, qui est ma copine, ma partenaire de BRAQUO, et que j'adore... Ça faisait beaucoup d'éléments séduisants !

QU'EST-CE QUI VOUS TOUCHE LE PLUS DANS LE PERSONNAGE DE MATHIEU ?

Le chagrin qui l'habite et derrière lequel il s'est réfugié. Il est écrivain, quand il avait 20 ans, il a écrit un roman qui a cartonné mais depuis, il est en panne. Il a perdu sa mère et n'est pas décidé à surmonter son chagrin. C'est quelqu'un qui est dans le passé, qui a du mal à être dans l'instant présent, dans ce qu'il vit. Pour lutter contre l'angoisse de la page blanche, il s'est mis à écrire, sous un pseudo, des biographies non autorisées - ce qui ne le satisfait pas, mais il faut bien manger... Au début, lorsqu'il entreprend d'écrire un livre sur cette célèbre présentatrice du 20h, il est très froid avec les gens qu'il rencontre. Il est juste là pour travailler, pour leur soutirer des informations mais, petit à petit, malgré lui, il se laisse prendre au jeu et s'attache à ces gens qui, sans connaître son projet, l'accueillent plutôt bien, jusqu'au moment où il ne peut plus faire machine arrière... C'est la rencontre avec tous ces personnages, pour douloureuse qu'elle soit, qui va lui ouvrir les yeux. C'est cette trajectoire que je trouve touchante. La manière dont il va être de plus en plus fragilisé et en même temps de plus en plus fort pour renouer avec ce qu'il est profondément...





COMMENT AIMEZ-VOUS CONSTRUIRE VOS PERSONNAGES ?

Je crois qu'il y a tout un travail un peu inconscient qui se fait en amont du tournage après la lecture du scénario... Thierry m'avait fait passer quelques films comme UN CŒUR EN HIVER de Claude Sautet ou FIVE EASY PIECES de Bob Rafelson mais plus, je pense, pour me montrer ce qu'il aimait que pour que je m'en inspire. On a beaucoup travaillé aussi ensemble sur l'apparence du personnage, son look, et surtout sur sa manière de parler. Après, j'ai le sentiment que mon travail est très instinctif...

L'UNE DE VOS PARTENAIRES PRINCIPALES EST DONC CATHERINE DENEUVE...

C'est un grand plaisir de jouer avec elle. Déjà, elle n'est pas du tout comme on pourrait l'imaginer, elle est très simple... Lorsqu'elle joue, il y a toujours quelque chose d'immédiat. Elle est tout de suite dans la scène. Sans même parler de sa présence et de son charisme ! Et puis, elle joue vraiment avec vous. Ce n'est que du bonheur de l'avoir comme partenaire de jeu ! On a attaqué le tournage ensemble par une scène dure, à la fois de violence et d'émotion. C'était un peu compliqué parce qu'on ne se connaissait pas vraiment. En plus, c'était à la gare de Quimper, en Bretagne, il y avait plein de figurants, plein de monde qui passait... Et là, Catherine m'a bluffé parce qu'elle est partie tout de suite très fort dans l'émotion. Elle avait même les larmes aux yeux. C'était bouleversant, c'était vrai. Là, on ne peut pas faire autrement qu'être dans la scène ! Je ne m'y attendais pas du tout. C'est ce qui est beau dans ce métier : se faire surprendre par ses partenaires...

GÉRALDINE PAILHAS JOUE MARIA, CETTE DANSEUSE QUE MATHIEU A CONNUE AUTREFOIS ET QU'IL PENSE UTILISER MAIS C'EST ELLE EN FAIT QUI, PAR SON ATTENTION AFFECTUEUSE, VA LE DÉSTABILISER...

Il renoue avec Maria juste pour écrire la bio de sa mère mais, petit à petit, effectivement des sentiments vont naître entre eux et il se laisse dépasser par tout ça... Il est sincère dans son affection mais complètement piégé, bloqué par sa démarche... Avec Géraldine, on a tout de suite eu une grande complicité. Elle est un peu comme moi, plutôt instinctive. Elle se lance, on se lance, et on fait la prise. Si c'est là, c'est là ; sinon on travaille, on cherche. C'est facile et vraiment agréable de jouer avec elle. Elle non plus ne joue pas toute seule, elle ne vient pas jouer une partition toute faite, elle a beaucoup d'écoute, beaucoup de répondant...

ENFIN, IL Y A AUSSI CE JEUNE HOMME QUI TOMBE AMOUREUX DE VOUS. COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS LE PERSONNAGE DE BRUNO ?

Mon personnage ne va le voir au départ que pour les besoins de son livre... Mais déjà, il est moins fort qu'il ne pense puisque c'est aussi un peu pour Maria qu'il fait

cette démarche. Comme avec les autres, une amitié s'instaure presque naturellement entre eux sauf que Bruno va plus loin : il craque même sur moi ! Un vrai coup de foudre. Comme si j'étais une apparition dans sa vie. La rencontre avec Bruno va être décisive et lui ouvrir définitivement les yeux. Il est troublé par ce jeune homme qui a été abandonné mais qui est plein de vie, qui a autant de détermination, autant de certitude sur ses sentiments, et qui, lui, est à fond dans l'instant présent. Bruno est tellement en demande que ça me touche forcément, que ça me trouble même si je ne sais pas bien quoi faire de cet amour... C'est sans doute la première fois qu'on s'intéresse à Mathieu comme ça. Il n'a pas eu beaucoup de relations comme celles-là, ça ne lui est peut-être même jamais arrivé... Là encore, avec Jean-Baptiste (Lafarge), c'était très facile. C'était pourtant son premier tournage et ce n'est pas forcément évident la première fois de comprendre comment cela fonctionne. Il a une belle gueule, une belle présence. Il est très intelligent, très actif, très réactif. On s'est très bien entendus. Il a beaucoup d'instinct. Il me rappelle un peu moi à son âge...

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS THIERRY KLIFA SUR UN TOURNAGE ?

C'est à la fois un excellent chef de troupe et un magnifique camarade. C'est quelqu'un qui rigole beaucoup et moi, pour me concentrer, j'ai justement besoin de rigoler avant la prise ! En même temps, il est extrêmement précis. Il lui suffit d'un mot pour nous remettre sur les rails s'il sent qu'on s'en écarte un peu. Il sait comment nous pousser et nous pousser à nous dépasser... En plus, je crois que, bien que très différents, on a tous les deux le même type de sensibilité. Tout de suite, on a été d'accord sur ce qu'on voulait du personnage, sur là où on voulait aller... C'était un bonheur de travailler avec lui. C'est d'ailleurs devenu un ami.

Y AVAIT-IL UNE SCÈNE QUE VOUS APPRÉHENDIEZ ? CELLE DU BAISER AVEC BRUNO PAR EXEMPLE ? OU LES SCÈNES D'ÉMOTION PURE, COMME CELLE DU CIMETIÈRE LORSQUE MATHIEU S'EFFONDRE ?

Le baiser, c'était facile. Il suffisait de se laisser porter par la situation et on s'entendait tellement bien avec Jean-Baptiste qu'il n'y avait pas d'appréhension... Non, je crois que la scène que j'ai trouvée difficile, c'est, au début du film lorsque je suis au téléphone dans la maison d'édition et que je m'engueule avec quelqu'un. C'était dur, pour moi, parce qu'il n'y avait personne au bout du fil, et que je déteste jouer seul ! En plus, ce jour-là, je ne sais plus très bien pourquoi, j'étais un peu énervé. Finalement ma colère a servi la colère de Mathieu ! La scène au cimetière, forcément, c'était un moment fort, qui m'a marqué. En même temps, je me sentais tellement en confiance avec Thierry que je me suis lâché sans problème. J'ai pleuré naturellement, à la fois porté par la situation et par ce que ça remuait en moi... Et quand j'ai vu le film, j'ai été à nouveau très ému. Et très surpris aussi. Car si forcément il y a beaucoup de moi dans ce rôle, je n'ai pas l'habitude de me voir dans des personnages si matures, si adultes. J'ai presque l'impression de voir quelqu'un d'autre. C'est, je crois, la première fois que ça m'arrive. Et, pour un acteur, c'est très agréable...



Entretien MARISA PAREDES JUDIT CANALÈS

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS VOTRE PERSONNAGE ?

Elle s'appelle Judit, c'est une femme espagnole avec... tout ce que cela veut dire ! Une grande force, beaucoup de personnalité... Elle a dédié sa vie à sa nièce qu'elle considère au fond comme sa propre fille parce que la vraie mère, le personnage que joue Catherine Deneuve, s'en est très peu occupée.

QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUITE DANS CE PROJET ? LE SCÉNARIO, VOTRE PERSONNAGE, LE CASTING, LA RENCONTRE AVEC THIERRY KLIFA ?

Tout cela à la fois. D'abord le scénario puisqu'il a été mon premier contact avec ce film. Je l'ai trouvé formidable. Toutes ces rencontres et ces séparations entre les personnages... Leur profondeur... Comment ils se croisent les uns les autres et comment chacun a une influence sur les autres... Ils ont tous leur importance, une vraie raison d'être là et ils sont magnifiquement écrits... Après, il y a eu bien sûr ma rencontre avec Thierry. Il est venu me voir à Madrid et dès cette première conversation, j'ai aimé son enthousiasme, j'ai été forcément séduite par sa détermination à me vouloir, moi, dans ce rôle-là, alors que j'hésitais un peu à cause de mon français. Mais il a insisté, il me disait : «C'est vous que je veux !» Sa certitude était communicative et je ne pouvais m'empêcher de ressentir cet enthousiasme comme quelque chose de réel, de profond, qui venait de l'intérieur, et qu'il m'offrait. C'était impossible d'y résister ! Et enfin, c'est vrai que le casting était excitant. Ne serait-ce que d'avoir l'occasion de jouer avec Catherine que je connaissais un peu mais avec qui je n'avais pas joué... Tout ça a fait que je me suis dit : «Il faut faire ce film».

JOUER EN FRANÇAIS, ÉTAIT-CE UNE MANIÈRE POUR VOUS DE CONSTRUIRE LE PERSONNAGE ?

Bien sûr. Mais Thierry a décidé quelque chose de très logique : lorsqu'elles sont entre elles, qu'elles sont dans leur univers, Judit et Maria parlent en espagnol, en castillan. Cela rendait à la fois l'histoire plus vraisemblable et... me facilitait la tâche ! J'avais peur de jouer en français et en même temps c'était forcément excitant. Comme un défi à relever. J'avais peur de mon accent, peur qu'on ne me comprenne pas très bien. Heureusement, j'avais un très bon coach sur le plateau, Victor Ramos. Et puis aussi, j'ai pensé à... Pablo Picasso ! Alors qu'il a passé toute sa vie en France, il avait un énorme accent qui faisait qu'on n'oubliait jamais qu'il était espagnol. D'une certaine manière, ça m'a rassurée !

EN QUOI LE PERSONNAGE DE JUDIT EST-IL LE PLUS PROCHE DE VOUS ?

Dans son côté maternel sans doute... Et aussi bien sûr en ce qui concerne son engagement politique. Je me sens personnellement engagée, peut-être pas au point d'être une militante, mais d'un point de vue social, citoyen. La politique, pour moi, fait partie de la vie. Et bien sûr, lorsque vous venez comme moi d'un pays qui a connu longtemps la dictature, cela vous marque. À jamais.

VOUS AVEZ APPORTÉ VOTRE VOIX À UN DOCUMENTAIRE SUR LA LOI SUR LA MÉMOIRE HISTORIQUE, À PROPOS DES VICTIMES DU FRANQUISME (LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE, DE JOSE LUIS PENAFUERTE). QUELLE A ÉTÉ VOTRE RÉACTION LORSQUE VOUS AVEZ VU QUE LES YEUX DE SA MÈRE ÉVOQUAIT CE SUJET ?

J'ai été surprise et très touchée qu'on parle de cette loi si importante dans un film français. Je ne veux pas oublier qu'en Espagne, la liberté est quelque chose qui est arrivé après de nombreuses années de dictature. Il faut savoir regarder le passé en face. Ne jamais l'oublier. L'explosion de liberté qu'a représentée la Movida a été merveilleuse à vivre justement parce qu'on sortait de la répression la plus totale. C'était comme de passer de la nuit la plus noire à une véritable explosion de couleurs. Cela a vraiment marqué les gens de ma génération.

IL Y A ENTRE JUDIT ET MARIA UNE GRANDE COMPLICITÉ, UNE GRANDE TENDRESSE. ÉTAIT-CE FACILE DE CRÉER ENTRE GÉRALDINE PAILHAS ET VOUS UNE TELLE INTIMITÉ, QUI SEMBLE SI NATURELLE, ALORS QUE VOUS N'AVIEZ JAMAIS JOUÉ ENSEMBLE ?

Oh oui, parce que, justement, c'est venu très naturellement. Avec Géraldine, on a eu un grand plaisir à jouer ensemble. Ça a tout de suite été tendre, complice. Intime, oui... Mais c'est impossible de ne pas l'aimer, Géraldine. Il y a chez elle quelque chose de tendre, de doux, d'aimable, de chaleureux. C'est une belle rencontre.

AVEC LE PERSONNAGE DE LENA WEBER, QUE JOUE CATHERINE DENEUVE, VOS SCÈNES REPOSENT AU CONTRAIRE SUR UNE SORTE D'AFFRONTMENT FEUTRÉ...

C'est ça qui était amusant. Dans la vie, sur le plateau, c'était l'inverse. C'est un grand plaisir de tourner avec quelqu'un qu'on admire, avec quelqu'un comme Catherine. C'est très excitant, stimulant. En plus, elle s'est montrée si amicale, si généreuse avec moi, me rassurant sans cesse... Elle est exactement comme je pense que doivent être les actrices : ouverte, disponible, attentive à leurs partenaires et à leurs inquiétudes...

VOUS-MÊME, VOUS ÊTES UNE ICÔNE. C'EST QUELQUE CHOSE QUI VOUS AMUSE OU QUI VOUS PÈSE ?

Ça aurait plutôt tendance à m'amuser mais je peux vous dire qu'on ne se sent pas soi-même une icône. Jamais ! C'est quelque chose qui relève de l'imaginaire collectif. Ce sont les autres qui vous voient comme ça, c'est ce reflet qu'ils vous renvoient dans lequel d'ailleurs vous ne vous reconnaissez pas vraiment... Car comment est-ce possible de se considérer soi-même comme une icône ? On connaît trop ses peurs, ses doutes, ses manques... La seule chose qui compte, c'est le travail.

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS THIERRY KLIFA SUR UN PLATEAU ?

C'est un excellent directeur d'acteurs. On voit que les acteurs sont sa priorité. Il est très attentif, très exigeant, très clair sur les choses qu'il veut et en même temps toujours disponible, toujours prêt à prendre ce que l'acteur lui offre. Du coup, on se sent en totale confiance, entièrement libre et rassuré. Il est d'une grande précision. Et je trouve sa mise en scène tout aussi précise, efficace, toujours au service du scénario et de l'histoire... Et puis, bien sûr, il a cette passion, cet enthousiasme si chaleureux, si généreux, si communicatif...

SI VOUS NE DEVIEZ GARDER QU'UNE IMAGE DE CETTE AVENTURE EN FRANCE ?

C'est difficile... Sans doute mon premier jour de tournage où j'ai joué avec tout le monde : Catherine, Géraldine... Au moins, on entrait tout de suite dans le vif du sujet. Je me disais que si je passais cette épreuve-là, je serais capable de faire tout le reste !



Entretien MARINA FOÏS MAYLIS TREMAZAN

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS VOTRE PERSONNAGE ?

Eh bien déjà, elle a un prénom pas possible puisqu'elle est bretonne : Maylis ! Un bon nom de crêpe ! Plus sérieusement, c'est un beau rôle de mère qui, à un moment très important de la vie de son fils adoptif, fait comme si elle savait faire le sacrifice de ses émotions. Elle va être capable de laisser partir ce fils qu'elle a élevé - ce qui est la chose la plus dure à faire pour une mère. J'ai l'impression - tout n'est pas détaillé, parce que c'est un personnage secondaire - que c'est quelqu'un d'assez déterminé et engagé dans la vie. On comprend qu'elle s'est autorisée une aventure et qu'elle est capable aujourd'hui que l'histoire est finie de dire à son mari : « J'ai envie que tu reviennes ». Par rapport aux sentiments et à l'affect, c'est quelqu'un de courageux, qui vit les choses et qui les dit. J'ai été très touchée par cette scène où elle dit à son fils : « C'est ta vie, il faut que tu y ailles... » Et elle l'encourage à aller affronter ce qui est son histoire, on imagine à quel point ça doit être dur pour elle. C'est quelqu'un qu'on pourrait avoir envie d'être...

QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS SURPRISE À LA LECTURE DU SCÉNARIO ?

À la fois ces émotions fortes, profondes, exacerbées, qu'on traîne souvent depuis l'enfance, ce côté mélo comme dans les films de Douglas Sirk et puis une certaine violence familiale qui n'est pas politiquement correcte. Cette mère et sa fille, que jouent Catherine et Géraldine, sont passées à côté l'une de l'autre et l'assument. Après tout, on a le droit de ne pas aimer ses parents, on a le droit de ne pas aimer ses enfants. Ce sont des choses qu'on entend peu. Ce n'est pas tout à fait le sujet du film, mais il parle de ça aussi. Et j'aime bien cette idée...

Y AVAIT-IL UNE SCÈNE QUE VOUS APPRÉHENDIEZ PARTICULIÈREMENT ?

Justement celle où je dis à mon fils de s'en aller. Je me disais qu'il fallait bien sûr la jouer avec la plus grande sincérité et qu'il fallait en même temps qu'on comprenne qu'elle pense l'inverse. Faire ressentir à l'autre le contraire de ce qu'on ressent, ce double niveau... Je crois que je n'avais jamais joué ça jusque-là...





VOTRE FILS EST JOUÉ PAR UN JEUNE ACTEUR QUI N'AVAIT JAMAIS FAIT DE CINÉMA, JEAN-BAPTISTE LAFARGE. QU'EST-CE QUI VOUS TOUCHE CHEZ LUI ?

J'ai été assez impressionnée parce que, alors qu'il m'a fallu à moi au moins sept films pour savoir m'arrêter à une marque au sol et qu'il y a encore des tas de trucs techniques que je ne comprends pas, Jean-Baptiste a compris tout de suite comment fonctionnait un plateau. Pour un acteur, c'est une force. Après, il m'a beaucoup émue. Dans les scènes qu'on a ensemble bien sûr, mais surtout dans cette scène où il devait chanter en public une chanson de Reggiani. Je l'ai trouvé absolument bouleversant et, en même temps, d'une grande pudeur. Évidemment, on préfère les larmes qu'on retient. C'est toujours plus émouvant. J'aimais beaucoup cette espèce de retenue, comme s'il avait presque peur d'être débordé. C'est un garçon plein d'avenir. Ce qui était étrange pour moi, c'était d'avoir un fils de 20 ans ! Un jour dans une scène, on tournait en plan séquence, je devais l'embrasser, et à un moment je l'ai embrassé comme si c'était mon amant ! Je pense encore que j'ai 18 ans et quand on me met un acteur de 20 ans en face, j'ai du mal à me dire que ce n'est pas mon fiancé ! Je l'appelais Fiston pour me faire à l'idée...

VOUS AVEZ AUSSI POUR PARTENAIRE JEAN-MARC BARR QUE VOUS AVIEZ RÉCEMMENT CROISÉ SUR LE FILM DE CHRISTOPHE HONORÉ, NON, MA FILLE...

Ça fait longtemps qu'on se croise, je l'aime bien. Il est très singulier, Jean-Marc. C'est quelqu'un de très mystérieux. Ils ne sont pas si nombreux à l'être - et... à le rester ! Il est très beau et il y a en lui quelque chose d'opaque qui me plaît. Quelque chose d'insaisissable, d'un peu animal, et aussi d'un peu déstabilisant - et donc d'intéressant. Jean-Marc et Jean-Baptiste, c'étaient deux beaux partenaires. Bien sûr, j'ai quelques regrets sur ce film : je ne croise pas Géraldine Pailhas qui est soit disant la vraie mère de mon fils mais qui ne s'en est pas beaucoup inquiétée, je ne croise pas Marisa Paredes et j'ai «micro-croisé» Catherine Deneuve dans une scène quasi-muette !

VOUS CONNAISSIEZ THIERRY KLIFA DANS LA VIE AVANT DE TOURNER AVEC LUI. QU'EST-CE QUI VOUS A SURPRISE EN TRAVAILLANT AVEC LUI ?

Une certaine forme de décontraction. Il est capable de me raconter une blague en même temps qu'il me dit «Action», même pour une scène où je ne suis pas sensée rigoler. Je ne pensais pas qu'il était joueur à ce point-là, mais ça me plaît. Je le connais bien, j'aurais dû m'y attendre. En fait, il est aussi drôle sur un tournage que dans la vie, il aime bien rire, il prend du plaisir à dire des conneries. Il est le même. Quand il tourne, il ne met pas un déguisement de metteur en scène.

QUEL EST, POUR VOUS, SON MEILLEUR ATOUT SUR UN PLATEAU ?

Il aime vraiment les acteurs. Il n'est pas du tout avare lorsqu'il s'agit de les regarder. À les regarder avec autant de disponibilité, autant d'attention, autant d'écoute, autant de plaisir, on se dit qu'il ne doit pas passer à côté de ce que les acteurs font, de ce qu'ils proposent... C'est très agréable quand on est de l'autre côté. Il est très rassurant, très présent. Il travaille beaucoup sur les émotions et en même temps, il recherche une certaine simplicité. C'est amusant parce qu'il y a quelques années, il m'avait offert des films de Douglas Sirk. Et chez Douglas Sirk, les émotions ne sont jamais en demi-teintes mais pour les faire exister, pour que ça fonctionne, il y a quand même un certain dépouillement à trouver, il ne faut pas qu'il y ait trop de fioritures autour. Thierry l'a compris et dans sa manière de faire simplement, il n'en est que plus profond. Moi, j'ai des scènes assez simples - regarder mon fils qui s'en va, l'accompagner au train... - et ce ne sont pas les moins émouvantes...

ON DIT PARFOIS QUE CE SONT LES PLUS COMPLIQUÉES À JOUER...

Ce n'est pas faux. J'ai vu un jour une interview de Gérard Depardieu, peut-être dans le bonus de LOULOU, où on lui demande : «Comme définiriez-vous votre talent ?» et il répond : «Mais moi, je n'ai pas de talent ; en tout cas, je n'en ai pas d'autre que d'être disponible.» C'est tellement juste, tellement vrai. Essayer d'être disponible au bon moment et à la personne qui est là...

SI VOUS DEVIEZ NE GARDER QU'UN MOMENT OU UNE IMAGE DE CETTE AVENTURE ?

Je pense à une scène qui n'est pas racontable ! Parce qu'on a beaucoup ri sur ce tournage, parce qu'il faut savoir que Thierry est un metteur en scène qui dîne avec ses acteurs le soir quand d'autres vont faire semblant de se concentrer pour le lendemain, qu'il y a Nicolas Duvauchelle sur ce tournage et qu'il n'est pas le dernier pour dire des conneries et qu'on était dans un hôtel genre SHINING en Bretagne avec une patronne qui n'avait pas la main légère pour tout ce qui était boisson alcoolisée... Donc voilà, il y a une soirée qui me restera comme l'exemple du mélange du travail et de l'amitié. Je ne peux pas en dire plus !



Entretien JEAN-MARC BARR JEAN-PAUL TREMAZAN

QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUIT DANS LE PROJET DE THIERRY KLIFA ?

Ce qui est important pour moi, c'est de voir le désir du metteur en scène, c'est de voir dans son regard quelque chose auquel je peux me fier. J'ai vu chez Thierry un enthousiasme, une envie, une intelligence qui me plaisaient. Je suis depuis toujours quelqu'un qui va partout, qui aime se confronter à des univers, à des aventures très différents, et de plus en plus, surtout après le film de Christophe Honoré (NON, MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER), je suis heureux d'être accueilli dans cette famille des cinéastes français et de travailler avec eux sur des projets singuliers... Aujourd'hui, je tourne dans des films internationaux, je tourne des petits rôles, des grands rôles, des rôles moyens, je suis aussi réalisateur, et je prends un tel plaisir dans ce métier que lorsque je rencontre quelqu'un qui a une passion aussi intacte et aussi forte que Thierry, qui sait s'entourer d'acteurs aussi excitants, j'ai envie d'y aller... Je ne dirais pas que le personnage qu'on me propose est accessoire mais un peu quand même. Là, ce qui me plaisait, dans ce personnage de Jean-Paul - et c'est pareil pour celui que joue Marina d'ailleurs, ce sont tous les deux des personnages secondaires, qui jouent les parents adoptifs de Bruno -, c'est qu'on est là pour compléter ce qui arrive aux rôles principaux, presque pour renforcer la base émotionnelle de ces personnages en manque d'amour...

COMMENT VOYEZ-VOUS LES RAPPORTS DE VOTRE PERSONNAGE AVEC SON FILS ?

Déjà, il faut dire qu'il y a des problèmes entre les parents qui se sont momentanément séparés, ça pèse forcément sur les relations du père et du fils... La première personne qui m'est venue à l'esprit quand j'ai pensé à ce personnage de Jean-Paul, c'est le professeur de chimie que j'avais quand j'étais en high school à San Diego. Alors qu'à l'époque, c'était la pagaille et le chaos dans l'école, lui, il forçait l'admiration et le respect. Simplement parce qu'il nous traitait comme des gentlemen. Il ne lâchait jamais sur une faute, il nous enfonçait mais avec classe... J'ai repensé à ce mélange d'amour et de froideur qui était simplement une marque de respect. Bruno, pour Jean-Paul, c'est son fils et pas son fils puisqu'il est adopté, c'est son fils par amour. Je veux lui faire comprendre que la vie est dure, qu'il faut s'attendre aux choses noires, qu'il faut se préparer aux douleurs. La boxe, d'ailleurs, que pratiquent le père et le fils, et qui est même leur principal moyen de communication, est de ce point de vue-là une belle métaphore. Ce n'est pas qu'une activité sympa. On y apprend très vite qu'on ne peut pas lâcher pendant quelques secondes, qu'il faut toujours être vigilant, toujours être dans le combat...

VOTRE PERSONNAGE NE PARLE PAS BEAUCOUP. ET BEAUCOUP DE CHOSES PASSENT PAR LE REGARD, PAR LE CORPS... QU'EST-CE QUI ÉTAIT LE PLUS DÉLICAT À JOUER ?

J'ai tout de suite compris que la situation entre Maylis (Marina Foïs), Bruno (Jean-Baptiste Lafarge) et Jean-Paul était tellement évidente, tellement identifiable pour le spectateur qu'il ne fallait pas trop en faire, pas trop en rajouter sinon on risquait paradoxalement de perdre la situation. Avec le temps, d'ailleurs, j'ai découvert que quand on ne fait rien, on est beaucoup mieux ! Surtout dans certains rôles, comme celui de Jean-Paul. C'est clair par exemple que, pour la scène de la gare où l'on accompagne Bruno qui s'en va, Marina et moi, on aurait pu être en pleurs... Mais c'était trop évident. Justement, il ne fallait pas pleurer. C'est tellement plus fort, plus émouvant, qu'il y ait juste ce regard, cette tape sur l'épaule... Quand je vivais en Californie et que je parlais pour l'université et que je disais au revoir à mes parents après avoir fait deux jours de route, on ne pouvait que sourire en retenant nos larmes. Les acteurs que j'admire aujourd'hui sont ceux qui ne font rien, qui laissent le spectateur vivre à travers eux. Ce n'est pas tout à fait ne rien faire mais c'est être un véhicule qui fait passer les sentiments et les émotions le plus simplement possible. J'en suis aujourd'hui à mon cinquantième ou mon cinquante troisième rôle, et pourtant, c'est dur de ne rien faire ! Mais c'est cet exercice-là qui m'excite, me donne le sourire et l'envie de travailler...

VOUS RETROUVEZ MARINA FOÏS QUE VOUS AVEZ CROISÉE RÉCEMMENT DANS NON MA FILLE, TU N'IRAS PAS DANSER DE CHRISTOPHE HONORÉ...

Marina a une grande technique, doublée d'un grand sens de l'humour, ce qui est vraiment agréable quand on joue. J'adore les actrices. Elles sont toutes différentes, je les connais tellement bien et je les aime... J'ai été heureux de croiser à nouveau Catherine (Deneuve) avec qui j'ai tourné *DANCING IN THE DARK* de Lars von Trier... Quand, après *LE GRAND BLEU*, j'avais décidé d'aller dans une certaine direction qui n'était pas la plus attendue, son regard était bienveillant, ça nous avait rapprochés... Il y a des gens comme elle, comme Charlotte Rampling, qui savent maintenir leur mystère tout en suivant leur trajectoire...

VOTRE PARTENAIRE PRINCIPAL, C'EST JEAN-BAPTISTE LAFARGE QUI JOUE VOTRE FILS...

Cela a été pour moi la vraie joie de ce film que de voir Jean-Baptiste qui était complètement vert avant de commencer ce film, à qui on a demandé de faire beaucoup

de choses techniques - la boxe, le skate board, la chanson... -, de devenir aussi vite un véritable acteur. Je me souviens, il avait une scène dans laquelle Bruno devait chanter une chanson en public dans un club, pour ses parents. J'ai vite vu que toute la tension accumulée, tout ce qu'il avait vécu pendant les trois premières semaines du tournage, ça commençait à être trop pour Jean-Baptiste. C'était un moment assez beau car c'est comme s'il y avait une sorte de lutte entre lui et son personnage. Au lieu de se refermer sur lui-même, il a relevé le défi, il a chanté la chanson sans censurer sa propre émotion. Ce jour-là, il a fait un pas de géant dans son approche du métier d'acteur. Il avait compris qu'il fallait être ouvert à ce qui nous traverse, à ce qui nous habite. C'était très beau de voir un jeune homme de 22 ans confronté à un challenge qui peut changer sa vie. En tant que son soit disant père dans le film, je peux dire que je suis fier de lui !

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS THIERRY KLIFA COMME METTEUR EN SCÈNE ?

Déjà, on sent qu'il y a pour lui un monde d'émotions qui est très important. Il se retrouve sans doute dans plein de personnages de ce film. Ça rend les échanges très personnels, très forts. Avec Julien (Hirsch), ils sont sur les mêmes envies, les mêmes désirs de cinéma. Il y a une humanité chez eux qu'on sent quand on est devant la caméra. C'est un tel privilège de tourner et d'être avec des gens qui vous respectent, qui sont en même temps dans l'exigence et dans la joie. Et puis, Thierry a pour le cinéma un amour que je dirais très français, qui est totalement ouvert, tolérant, curieux, passionné. On partage cette passion. Une passion qui dépasse vraiment toutes les autres choses qu'on fait dans la vie. Quand je suis avec Thierry, on parle cinéma. Je le vois comme un collègue. On confronte notre passion, notre vision des choses à l'aune de ce qu'on a vécu dans le cinéma et dans nos vies... J'aimerais bien retravailler avec lui. Quand je suis avec lui, comme avec d'autres metteurs en scène de sa génération, bien qu'Américain, je suis chez moi. Et ça renforce mon désir de travailler en France. Pour cet amour du cinéma, d'autant que je crains parfois qu'il soit en train de disparaître et qu'on soit, nous, en train de devenir des dinosaures...

SI VOUS NE DEVIEZ GARDER QU'UN MOMENT OU QU'UNE IMAGE DES YEUX DE SA MÈRE ?

Ce serait ce moment où Jean-Baptiste a fait ce pas, dans la scène où il chante, ce moment où, tout d'un coup, les choses devenaient pour lui impossibles à contrôler et qu'on a vu s'imposer le personnage et l'acteur... La première fois où la raison pour laquelle il est devenu acteur trouvait sa vraie signification. C'était beau à voir, c'est beau de l'avoir vécu...





Entretien JEAN-BAPTISTE LAFARGE BRUNO TREMAZAN

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RETROUVÉ SUR LES YEUX DE SA MÈRE ?

J'ai été convoqué par la directrice de casting pour passer une audition. Thierry m'a donné la réplique. Quelque temps plus tard, j'ai été reconvoqué, on a refait des essais ensemble. J'ai lu le scénario puis il m'a demandé de faire des essais avec Nicolas. Le lendemain, il m'a annoncé que c'est moi qui étais pris pour jouer Bruno.

ET C'ÉTAIT VOTRE PREMIER TOURNAGE ?

Oui, le premier tournage. Je n'ai même pas fait de court métrage avec des copains !

QU'EST-CE QUI VOUS A DÉCIDÉ À DEVENIR ACTEUR ?

Au Lycée Molière, où j'étais, je me suis retrouvé par hasard dans une section théâtre. J'ai adoré ça et j'ai beaucoup aimé aussi le professeur qui nous faisait travailler. Ce plaisir qu'on a lorsqu'on est en scène et qu'on joue ne ressemble vraiment à rien d'autre... Tout d'un coup, c'est devenu évident pour moi que je ne pouvais pas faire autre chose.

À LA LECTURE DU SCÉNARIO, Y AVAIT-IL DES SCÈNES QUE VOUS APPRÉHENDIEZ PARTICULIÈREMENT ?

Bien sûr, à l'époque, quand on me posait la question, je répondais que non ! Mais très franchement, j'étais terrifié par les scènes de boxe. D'abord parce que je ne suis pas un grand sportif à la base et surtout, parce que j'avais peur de ne pas être crédible en boxeur. En fait, ça s'est très bien passé parce qu'il y a eu deux mois entre le moment où Thierry m'a dit que j'étais choisi et le début du tournage, deux mois pendant lesquels je me suis entraîné. D'ailleurs, non seulement j'ai appris à boxer mais ça m'a empêché de réfléchir dans le vide, de tourner en rond sur le personnage, de me demander : «Est-ce que Bruno est comme ci ou comme ça ?», tous ces trucs psychologiques dont je ne suis pas bien sûr qu'ils soient très utiles, en tout cas pour moi. Ce qui est sûr, c'est que de me consacrer à la boxe, d'être presque obsédé par ça, ça m'a «désangoissé». C'est comme si je m'appropriais le personnage de manière très naturelle. Je ne me posais pas cent mille questions, j'allais à la boxe et je boxais... Le reste est venu au moment même du tournage. Je n'ai rien anticipé. En plus, on a quand même pas mal travaillé

en amont avec Thierry. On s'est beaucoup vus, on a beaucoup parlé, il m'a fait écouter des musiques, il m'a fait voir des films, et notamment À BOUT DE COURSE de Sydney Lumet avec River Phoenix.

EN QUOI BRUNO EST-IL PROCHE DE VOUS ?

C'est difficile... Je ne saurais pas dire... Mais... je sais en quoi il est loin de moi ! Je n'ai pas - et je ne sais pas d'ailleurs si c'est une force ou une faiblesse - cette détermination qu'il a, qui le pousse à foncer tête baissée, y compris quand il sait qu'il va dans le mur. Je ne suis pas aussi forcené, ni aussi résolu... En même temps, c'est ce qui me touche le plus chez lui, qui me parle le plus. C'est beau d'être comme ça... En fait, celui dont je pourrais peut-être me sentir le plus proche, c'est le personnage de Mathieu, joué par Nicolas ! Il est comme un spectateur, il ne parle pas beaucoup, il regarde, il observe... On pourrait croire qu'il est calculateur mais c'est quasiment malgré lui. Le mal qu'il fait aux gens à la fois consciemment et malgré lui, et qu'il se fait du coup à lui-même aussi, je trouve ça déchirant... Quand il va voir Maria à l'hôpital et qu'il lui dit : «Quand je t'ai dit que je t'aimais, je t'aimais vraiment», on sent qu'il est sincère...

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS LES RAPPORTS DE BRUNO AVEC MATHIEU ?

Là aussi, c'est compliqué, enfin plutôt c'est complexe... Quand Bruno tombe amoureux de Mathieu, est-ce qu'il a tort ? Est-ce qu'il a raison ? Ça dépend où on se place. Bruno est sûr de lui, sûr de son désir et de son amour. Mathieu, lui, voudrait pouvoir lui donner quelque chose mais il ne peut pas. Ce n'est pas seulement qu'il n'est pas homosexuel, c'est qu'il ne peut pas entrer dans ce type de relations. Ce n'est pas comme ça qu'il fonctionne. Il ne peut pas se lier aux gens, il reste spectateur, il est en dehors de ses sentiments... Alors que Bruno, c'est exactement l'inverse.

QUEL TYPE DE PARTENAIRE EST NICOLAS DUVAUCHELLE ?

On s'est tout de suite très bien entendus. On est très vite devenus complices. Ça vient aussi du fait qu'on soit presque de la même génération, lui et moi, et qu'on était les plus jeunes sur ce film. J'ai 22 ans, il en a 30. Notre complicité s'est faite tout naturellement. C'était un grand plaisir de passer du temps avec lui. Il m'a beaucoup aidé. C'était comme si l'acteur accompli qu'il est, avait la volonté de transmettre quelque chose de son expérience à un jeune acteur, qui débutait. Il y avait là quelque chose de touchant pour moi et, je pense, pour lui aussi.

VOUS SOUVENEZ-VOUS DE VOTRE TOUT PREMIER JOUR DE TOURNAGE ?

Bien sûr. C'était en Bretagne, c'était une séquence avec Marina où on sort de la pharmacie et on fait le marché. Il n'y avait pas de texte, on a un peu improvisé. Je me rappelle que c'était très stressant pour moi qui n'avais jamais tourné. Jamais ! Je n'avais aucune idée de ce qu'était un tournage. Toute cette équipe au travail, toute cette équipe qui était là depuis deux heures... J'avais un énorme poids sur les épaules. Je me disais «Si je la rate et qu'il faut la refaire, qu'est-ce qu'ils vont penser ?» En plus, c'était avec Marina que j'adore depuis longtemps... C'est tout bête, mais j'étais impressionné. Finalement, tout s'est bien passé. Il faut dire que tout le monde a tout fait pour me mettre à l'aise. Ce soutien m'a donné beaucoup de force. Déjà, avec Marina et Jean-Marc (Barr) qui jouaient mes parents, c'était forcément spécial et très fort. Avec Jean-Marc, ce qui est drôle et intéressant, c'est qu'on s'est connus sur les chorégraphies de boxe - on a une scène où on boxe ensemble à l'entraînement - et que, dans le film, le lien entre Bruno et son père, c'est justement la boxe. Je suis sûr que ça n'a pas été anecdotique qu'on se rencontre comme ça. Jean-Marc et Marina m'ont beaucoup aidé.

DE QUELLE MANIÈRE ?

Tout simplement. Par des petites choses. Juste de sentir dans leur regard qu'ils jouent avec vous, qu'ils sont vraiment là... Avec Marina, on a des scènes d'émotion très fortes, on pleure ensemble... Quelque chose est passé entre nous, en tout cas de mon côté.

DU LEUR AUSSI APPAREMMENT. CE QUI LES A BEAUCOUP MARQUÉS, C'EST LA SCÈNE OÙ VOUS CHANTEZ LA CHANSON DE REGGIANI ET OÙ VOUS VOUS ÊTES LAISSÉ ENVAHIR PAR L'ÉMOTION. COMME SI, LÀ, VOUS FRANCHISSIEZ UNE ÉTAPE DANS VOTRE APPROCHE DU MÉTIER D'ACTEUR...

Ah oui... Ils m'en ont parlé... La situation était extrême : il y avait soixante figurants, le micro qui résonne sans musique, et la chanson qui dure cinq minutes à capella... C'était dur. On rentrait de Bretagne, il y avait Nicolas, il y avait Jean-Marc, il y avait Marina, il y avait Gustavo, il y avait un peu la fatigue et c'est sans doute précisément à ce moment-là aussi que je me suis rendu compte à quel point ces quinze premiers jours en Bretagne avaient été forts et importants. Quand je suis arrivé pour la chanson, je ne savais pas du tout comment cela allait se passer, et très vite, j'ai senti





que je ne comprenais plus rien... J'étais ému, bouleversé même, sans trop savoir ce qui tenait à la scène ou à moi... Mon émotion se mélangeait à l'émotion de la situation... En fait, j'ai compris après qu'il y a un moment où on est tous imprégnés des situations, des rapports qu'on a les uns avec les autres, de ce que nous dit Thierry, de comment s'organise la mise en scène, et que les choses se font presque d'elles-mêmes...

MÊME POUR LE COMBAT DE BOXE ?

Quasiment. Ça faisait deux mois que je m'entraînais dans une salle de boxe, deux mois que je regardais plein de combats. On a vraiment beaucoup travaillé avant à régler le combat, en se laissant quand même une petite part d'impro. Si bien que le jour du tournage, c'est comme si j'étais porté par un fleuve... Par l'ambiance, les deux cents figurants, le ring, les lumières... C'est bizarre, la boxe. Je n'étais pas très sportif avant les entraînements et maintenant, je me suis pris au jeu, j'adore ça. Même si c'est dur et que j'ai toujours peur de prendre un coup ! Ce n'est pas le plaisir de taper sur quelqu'un, c'est quelque chose de tellement brut, tellement animal...

LA PREMIÈRE SCÈNE QUE VOUS AVEZ TOURNÉE AVEC CATHERINE DENEUVE EST UNE SCÈNE OÙ VOUS L'ENVOYEZ BALADER. VOUS L'APPRÉHENDIEZ ?

J'étais forcément stressé mais je ne sais pas si je l'appréhendais. En tout cas, avant le tournage, je n'avais pas voulu revoir de films avec elle... pour ne pas trop flipper ! Je n'ai revu LE DERNIER MÉTRO qu'après avoir fait mes grosses scènes avec elle et... heureusement que je ne l'ai pas vu avant ! Elle y est tellement incroyable.

QU'EST-CE QUI VOUS A FRAPPÉ EN JOUANT AVEC ELLE ?

D'abord qu'elle est très belle. Et puis, la joie évidente qu'elle a à jouer, le grand plaisir qu'elle y prend. Tout de suite, elle est dans les scènes, elle est dans le jeu, elle a envie, elle est vivante. En plus, avec moi, elle était super-protectrice. C'était génial.

VOUS NE FAITES QUE CROISER GÉRALDINE PAILHAS...

Oui, et une fois encore le hasard a bien fait les choses. Géraldine n'était pas en Bretagne avec nous, et quand on est rentrés à Paris, on a tourné la scène de l'hôpital où

je viens la voir pour la première fois. C'est comme si la réalité servait la fiction. En même temps, parfois, ce sont les scènes les plus simples qui sont les plus compliquées à jouer. Toutes ces scènes qu'on appréhende, comme la scène où je devais insulter Catherine, ou certaines scènes avec Nicolas, finalement, elles passent toutes seules, alors que parfois, des petites choses, comme un sourire, comme un moment où il faut juste être tranquille et souriant, des instants de la vie quotidienne, sont moins évidentes. On se demande toujours si on a été juste, si on a eu vraiment le plan qu'on cherchait...

QU'EST-CE QUI VOUS A FRAPPÉ LA PREMIÈRE FOIS OÙ VOUS AVEZ RENCONTRÉ THIERRY KLIFA ?

Je ne peux pas faire de comparaison puisque je n'ai pas connu d'autre metteur en scène de cinéma avant lui, mais ce qui m'a marqué d'abord c'est son immense générosité... C'est peut-être le premier talent d'un metteur en scène de bien saisir qui sont les gens et de les révéler, surtout ceux qui débutent. C'est un passionné aussi. Sur le plateau, Thierry est entièrement dévoué à ses acteurs, avec le souci constant de bien les mettre en condition, de les accompagner. Ses indications sont toujours justes et précises. Cet amour qu'il a pour les acteurs et les actrices, la générosité qu'il a pour eux, c'est vraiment ce qui est le plus frappant. Et ce qui est le plus touchant, c'est, je pense, ce qu'il a mis de lui dans ce film. Quand quelqu'un crée, que ce soit un livre, un tableau, une musique ou un film, quand c'est vraiment quelque chose qui vient de soi, on doit forcément avoir peur, on doit forcément se demander à chaque instant : «Est-ce que ça parle ? Est-ce que ça sert à quelque chose ?» Et sans doute trouve-t-on soudain la réponse quand on voit ce qui se passe... Je trouve ça très touchant et très beau.

Entretien

CHRISTOPHER THOMPSON

CO-SCÉNARISTE - DIALOGUISTE

VOUS SOUVENEZ-VOUS DE LA TOUTE PREMIÈRE FOIS OÙ THIERRY KLIFA VOUS A PARLÉ DU PROJET DES YEUX DE SA MÈRE ?

Dès qu'on a presque fini un film, on a toujours l'angoisse du prochain ! Très vite, après le tournage du HÉROS DE LA FAMILLE, Thierry m'a parlé de son envie de raconter l'histoire d'une femme qui partirait à la recherche d'un fils abandonné et ce que seraient ses rapports avec le couple de parents adoptifs... C'était le premier déclic mais comme on peut le voir aujourd'hui, l'histoire s'est considérablement enrichie aussi bien en événements qu'en personnages. C'est d'ailleurs difficile de dire quand tel ou tel personnage est arrivé parce que, lorsqu'on travaille avec Thierry, on commence par dérouler un fil mais on ne sait pas où il va nous mener, ni quels autres on va être amenés à dérouler en chemin. Les personnages de Maria, Bruno et Lena sont arrivés assez vite en tout cas. Cela a été plus long de trouver comment on allait les faire coexister, de trouver les échos qu'ils allaient susciter les uns chez les autres... C'est lorsqu'on a eu l'idée du personnage de Mathieu qu'on a senti qu'on avait trouvé le personnage moteur, celui qui allait nous permettre de les lier tous. On s'est donc retrouvés avec quatre personnages principaux dont les vies allaient être bouleversées. Le plus dur, encore une fois, c'était de faire coexister les trajectoires de ces personnages, de les faire se croiser sans qu'ils s'annulent l'un l'autre, de trouver un juste équilibre entre chacun, d'entremêler leurs destins de telle manière que l'histoire se déroule à la fois avec des rebondissements et une grande fluidité...

EN QUOI AVIEZ-VOUS LE SENTIMENT QUE CETTE HISTOIRE ÉTAIT PROCHE DE THIERRY KLIFA ?

L'histoire devient par définition proche du metteur en scène à mesure qu'on écrit. Quand j'écris avec Thierry et pour Thierry, je mets évidemment beaucoup de choses de moi dans ce que j'apporte, mais je m'efforce de ne jamais perdre de vue ce dont il a envie, ce qui est intéressant pour lui et ce qu'il peut en faire, lui. Dans notre collaboration, cette idée de qui va réaliser le film est très importante dès le début de l'écriture. En écrivant pour Thierry, j'ai conscience que c'est lui qui va mener à bout cette histoire et que quoi qu'il arrive, les choix qui seront faits à l'arrivée iront dans son sens à lui. Donc mon envie dès le départ c'est, avec mes convictions, avec ce que je pense qui est bon pour l'histoire, avec ce qui m'intéresse dans les personnages, de lui permettre d'aller le plus loin possible dans ses désirs, voire de lui donner la possibilité de les préciser, de les révéler...





EN QUOI ÊTES-VOUS COMPLÉMENTAIRES SELON VOUS ?

Je crois qu'on est complémentaires dans ce qu'on apporte, chacun. Quand on se retrouve tous les matins pour travailler, on apporte à la fois qui on est et ce qu'on vit. Nos scénarios sont très nourris de ça. L'idée de départ peut être la rencontre d'une mère et de son fils qu'elle a abandonné à sa naissance, mais ce n'est qu'un filet qu'on jette à l'eau. Pendant la période de l'écriture, tout ce qu'on vit l'un et l'autre nourrit naturellement le scénario. Et aussi, bien sûr, toutes les recherches qu'on fait.

LESQUELLES PAR EXEMPLE POUR LES YEUX DE SA MÈRE ?

C'est très varié. Des lectures, des rencontres... Par rapport à l'Espagne et à la loi sur la mémoire historique, on a rencontré Jorge Semprun. Par rapport à la danse, on a demandé des conseils à Angelin Preljocaj et à d'autres danseurs. Par rapport à la télévision et aux journaux télévisés, on a suivi notamment Claire Chazal. Et par rapport à l'adoption, on a rencontré des pédopsychiatres, des assistantes sociales, des parents adoptifs. On s'est vite rendu compte que les situations de la vie étaient parfois plus fortes que celles qu'on pouvait inventer, et que le mélodrame pouvait naître souvent de ces situations-là, sans qu'on ait besoin de les rendre plus folles.

JUSTEMENT, SI L'ON VOULAIT CATALOGUER LE FILM UN PEU SCHEMATIQUEMENT, ON POURRAIT DIRE QU'IL S'AGIT D'UN MÉLO. ÉTAIT-CE LÀ DÈS LE DÉPART ? ET EST-CE QUE ÇA TIENT PLUS À THIERRY KLIFA QU'À VOUS ?

Je crois que ça tient forcément beaucoup à Thierry et à son évolution. Dès le départ, il avait l'envie d'un troisième film différent des deux premiers. Je pense que la différence essentielle, c'est le style. Il y a beaucoup de style dans ce film et je ne parle pas simplement d'esthétique mais de la manière dont les personnages et les situations sont traités, dont les acteurs

sont regardés... Aujourd'hui, Thierry est sans doute plus affirmé dans ses envies. Il y a dans son travail quelque chose de forcément plus assumé, plus mûr. Le mélo dépend vraiment du point de vue qu'on a sur les choses, et justement du style, c'est-à-dire de l'ampleur des sentiments et de la place qu'on veut bien leur donner. Dès l'écriture, c'est vrai, il y avait la volonté de ne pas en avoir peur, d'essayer d'aller loin dans le sens des émotions, des sentiments et des situations très fortes que vivent les personnages. C'est peut-être en ça qu'on peut parler de maturation ou de maturité. Pour ne pas se dérober aux sentiments, il nous a fallu nous débarrasser d'une forme de mauvaise pudeur.

Y AVAIT-IL UN PERSONNAGE PLUS DIFFICILE À ÉCRIRE ? ET Y EN A-T-IL UN QUI VOUS TOUCHE PLUS QUE LES AUTRES ?

Non, je ne crois pas. Tous ont besoin d'une attention totale. Et tous me touchent. Pour la même raison. Ils sont tous à la recherche de quelque chose mais ce qu'ils recherchent dépend des autres. C'est comme si chaque personnage essayait de se réconcilier avec lui-même mais avait besoin d'un autre pour y arriver. Lena et Maria, par exemple, ont des rapports très distants depuis des années, on ne voit pas bien comment cette mère et cette fille vont pouvoir se réconcilier, sauf que Mathieu, en s'immisçant dans leurs vies, va être, bien malgré lui, le moteur de ce rapprochement...

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS MATHIEU ?

C'est un homme blessé qui cherche quelque chose depuis longtemps déjà, sans savoir quoi. Il a pris un chemin qui ne lui convient pas. Comme cela arrive parfois dans la vie : on met le doigt dans un engrenage dont on a ensuite du mal à sortir, on prend des plis qui finissent par devenir de mauvais plis. Mathieu est un écrivain qui a perdu l'inspiration, il ne sait plus de quoi il veut parler. Pour survivre, il a choisi de plonger dans la vie des autres et de la raconter de façon très brute, voire cruelle, dans des biographies non autorisées. C'est quelqu'un qui a perdu le fil de sa vie. Il va finir par le retrouver de manière très inattendue en s'immisçant d'abord dans la vie de Lena, puis dans celle de Maria, puis enfin dans celle de Bruno. En ne se souciant pas une seconde du mal qu'il peut faire, il va finalement leur apporter du bien...

VOTRE COLLABORATION AVEC THIERRY KLIFA NE S'ARRÊTE PAS À L'ÉCRITURE. VOUS ÊTES PRÉSENT À CHAQUE ÉTAPE. LE TOURNAGE, LE MONTAGE... VOUS ÊTES-VOUS AUTORISÉ SUR LES YEUX DE SA MÈRE À FAIRE DES MODIFICATIONS EN COURS DE ROUTE OU L'HISTOIRE ÉTAIT SUFFISAMMENT COMPLEXE POUR QUE VOUS «CADENASSIEZ» LE SCÉNARIO ?

Le scénario était à la fois «cadenassé» et vivant. On n'a jamais complètement terminé d'écrire. La structure générale ne bouge pas mais le scénario évolue tout le temps, et notamment avec l'apport des acteurs. Il est très rare que des choses soient écrites à brûle pourpoint sur le tournage mais on peut faire des modifications en

fonction d'une lecture avec un acteur, ou d'un décor particulier qui vient enrichir une situation. On se parle tout le temps, Thierry et moi, pendant la préparation, pendant le tournage. Cette collaboration est encore plus grande au moment du montage où il peut y avoir des choix à faire, des orientations à prendre qui sont des décisions scénaristiques et nous ramènent souvent au premier travail, et surtout à l'idée d'origine. Quand on a un problème de montage qu'on ne sait pas comment résoudre, on s'aperçoit souvent que revenir à ce qu'on a voulu raconter au départ, ça aide à clarifier la situation.

ON VOUS SAIT, THIERRY KLIFA ET VOUS, PASSIONNÉS DE CINÉMA. AVIEZ-VOUS EN TÊTE QUELQUES FILMS DE RÉFÉRENCE PENDANT L'ÉCRITURE DES YEUX DE SA MÈRE ?

Quand on pense mélo assumé, tout de suite bien sûr Douglas Sirk vient à l'esprit. D'autant que le début de l'écriture a coïncidé avec la ressortie en coffrets DVD de ses films. On en a revus. LE MIRACLE DE LA VIE bien sûr, d'autres aussi... Mais il y a aussi dans certains films de Minnelli cette volonté de pousser les sentiments. On a aussi évoqué ensemble certains films noirs, des films d'Otto Preminger...

VOUS ÊTES DONC PASSÉ VOUS-MÊME À LA MISE EN SCÈNE AVEC BUS PALLADIUM. PENSEZ-VOUS QUE CELA POURRAIT MODIFIER LES RAPPORTS QUE VOUS AVEZ, THIERRY KLIFA ET VOUS, DANS L'ÉCRITURE ?

Disons en tout cas que je suis encore plus conscient de ce que je disais tout à l'heure : l'écriture d'un projet dépend vraiment de qui va le mettre en scène. C'est quelque chose de particulier puisque celui qui n'est «que» scénariste apporte beaucoup de lui-même pour le film de l'autre. On est d'ailleurs presque étonnés, l'un et l'autre, que ça fonctionne aussi bien, et même de mieux en mieux depuis que je suis passé à la mise en scène. Mais on est tous les deux comblés par cette envie qu'on a de continuer à inventer ensemble, à se nourrir l'un l'autre...



Entretien GUSTAVO SANTAOLALLA COMPOSITEUR

AVEZ-VOUS ÉTÉ SURPRIS LORSQUE THIERRY KLIFA VOUS A DEMANDÉ DE COMPOSER LA MUSIQUE POUR LES YEUX DE SA MÈRE ?

Forcément puisque je ne le connaissais pas et que je ne connaissais pas son travail mais c'était une bonne surprise ! Il m'a envoyé le scénario et aussi ses films précédents. J'ai beaucoup aimé LE HÉROS DE LA FAMILLE qui m'a vraiment étonné. J'ai aimé à la fois les personnages, la manière dont il a su les rattacher les uns aux autres et l'humanité qui s'en dégage. En plus, les histoires de famille me touchent toujours beaucoup. J'ai bien sûr retrouvé ça, dans un style différent, dans LES YEUX DE SA MÈRE. Dès que j'ai lu le scénario, j'ai voulu faire partie de l'aventure et c'était une magnifique expérience de travailler avec Thierry.

DE QUELLE MANIÈRE VOUS A-T-IL PARLÉ DE LA MUSIQUE QU'IL DÉSIRAIT POUR LES YEUX DE SA MÈRE ?

En fait, il était très ouvert. Il est venu me chercher parce qu'il aimait la musique que j'avais écrite pour les films d'Ináritu ou pour LE SECRET DE BROKEBACK MOUNTAIN, il m'a donc laissé libre. Ce qui m'allait très bien ! On a juste convenu ensemble que ce qui irait le mieux à cette histoire et à ces personnages serait quelque chose de plutôt intime. Les sentiments étaient déjà exacerbés, une musique symphonique aurait été redondante. J'ai donc cherché une musique qui soit reliée aux émotions des personnages et des situations, à la fois intimiste, sensible et pleine d'humanité...

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ ?

Comme j'ai l'habitude de le faire. Je suis parti du scénario, des personnages, des différents univers du film, de ce qui me rattache à l'histoire. J'aime beaucoup faire ça plutôt que de partir des images déjà tournées - sauf quand on ne peut pas faire autrement. Ce qui était bien, c'est que, très peu de temps après notre rencontre, avant même le début du tournage, j'ai pu lui envoyer quelques morceaux et il les a aimés ! C'est comme ça que j'ai procédé pour la plupart des films - je n'en ai pas fait tant que ça, une dizaine tout au plus - dont j'ai composé la musique. Le plus bel exemple, bien sûr, c'est BROKEBACK MOUNTAIN dont tout le score a été écrit longtemps avant le tournage. Si bien qu'Ang Lee a pu vivre avec cette musique pendant des mois et qu'il l'a même emportée sur le plateau. Du coup, la musique est devenue un des éléments à part entière de la conception du film. Pour LES YEUX DE SA MÈRE, on n'a pas pu avoir ce luxe puisque, même si j'ai envoyé à Thierry, quelques morceaux avant

qu'il commence à tourner, j'ai terminé d'écrire pendant le tournage. Mais lorsqu'il a attaqué le montage, il a pu le faire sur la musique. J'étais tellement heureux lorsqu'il m'a dit que ça fonctionnait très bien...

VOUS AVEZ DÛ BIEN SÛR COMPOSER LA MUSIQUE DU BALLET QUE DANSE GÉRALDINE PAILHAS AVANT LE TOURNAGE...

C'était même l'un des grands plaisirs que j'ai eus à travailler sur ce film. Je suis un grand fan de danse. Depuis toujours. Quand j'étais adolescent en Argentine, j'avais fondé un groupe de musique, Arco Iris, avec lequel j'ai eu l'occasion de collaborer avec un grand chorégraphe argentin, Oscar Rice, qui a d'ailleurs travaillé avec le Ballet d'Angers à la fin des années 70. J'ai été un fan de Maurice Béjart et d'Alvin Alley, et puis ensuite de chorégraphes contemporains comme Pina Bausch. Une fois d'ailleurs, je suis allé voir Pina Bausch qui passait à Los Angeles et en regardant son spectacle, j'ai découvert qu'ils dansaient sur trois de mes morceaux ! Je l'ai revue ensuite au Théâtre de la Ville à Paris. Tout ça pour vous dire que j'ai adoré avoir pour mission d'écrire un morceau qui devait être utilisé pour un ballet. C'est même, avec celui qui accompagne l'ouverture du film, un des thèmes que je préfère - même si, bien sûr, je les aime tous ! J'adore ce qu'en a fait Thierry, et la manière dont le ballet est filmé avec beaucoup de sensualité...

VOUS AVEZ LA RÉPUTATION DE JOUER VOUS-MÊME LA PLUPART DES INSTRUMENTS QUE VOUS UTILISEZ. C'EST CE QUE VOUS AVEZ FAIT POUR LES YEUX DE SA MÈRE ?

Quasiment. Mon instrument principal est la guitare, sous toutes ses formes : le guitaron, le charango, le ronroco que j'adore utiliser dans mes musiques de film... Je joue aussi du clavier... Donc, j'ai tout joué moi-même mais j'ai aussi demandé à un ami qui joue avec moi dans le groupe Bajofondo, Javier Casalla, de me rejoindre, pour ajouter de la couleur. C'est d'ailleurs quand on était en tournée avec Bajofondo qu'on a enregistré une partie de la musique. Le reste a été fait à Los Angeles et Thierry est venu y assister.

VOUS, VOUS AVEZ PU VENIR À PARIS SUR LE TOURNAGE...

C'était pour la scène où Bruno doit chanter dans le bar "Ma fille" de Serge Reggiani pour ses parents. Thierry m'avait demandé de faire aussi les arrangements de cette chanson. C'était un beau moment. Jean-Baptiste a fait là un travail fantastique. Très, très émouvant. C'est une formidable révélation. Ce qu'il dégage, sa présence à l'écran, sa personnalité, tout cela m'a rappelé Gael García Bernal dans AMOURS CHIENNES. Je suis sûr qu'il a un bel avenir devant lui. Mais franchement, j'ai adoré tous les acteurs quand j'ai vu le film. D'autant que leurs personnages sont forts, complexes et, à cause de leurs blessures, très touchants. Je vous l'ai dit, j'adore les histoires de famille ! Nicolas, par exemple, est vraiment incroyable, Marisa Paredes aussi, et d'écrire pour Catherine Deneuve, c'est forcément très inspirant. Je suis un grand admirateur. Thierry m'a dit qu'elle aimait ma musique, j'espère que je vais la rencontrer...

QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS SURPRIS ET TOUCHÉ LORSQUE VOUS AVEZ DÉCOUVERT LE FILM TERMINÉ ?

Il était tel que je l'imaginai. J'avais vu les films précédents de Thierry, je savais qu'il savait raconter une histoire, travailler avec les acteurs et faire vivre les personnages. Mais là, c'est encore plus fort et plus beau. J'aime la fluidité du film, sa mise en scène, sa beauté visuelle - et l'émotion qui court tout au long des images...

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS VOTRE COLLABORATION AVEC THIERRY KLIFA ?

C'était une collaboration très sensible et très organique. On était vraiment sur la même longueur d'ondes. On s'est vraiment bien entendus. Il est si sensible et passionné. Quand je suis rentré à Los Angeles, après notre rencontre, et que j'ai commencé à lui envoyer des morceaux et qu'il les a aimés, c'était pour moi très stimulant. Je ne me suis jamais retrouvé bloqué, avec la difficulté qui arrive parfois où l'on a du mal à trouver ce qu'on veut exprimer. En plus, il m'a laissé une liberté totale. Il y avait entre nous quelque chose de naturel...

EN QUOI EST-CE DIFFÉRENT DE TRAVAILLER AVEC UN CINÉASTE FRANÇAIS PLUTÔT QU'AVEC UN METTEUR EN SCÈNE SUD AMÉRICAIN OU AMÉRICAIN ?

Mais vous savez, je n'ai jamais travaillé avec un réalisateur américain ! Ang Lee est chinois, Andrew Niccol est néo-zélandais, Walter Salles est brésilien, Alejandro Iñárritu est mexicain, Thierry est français... Et je viens de finir un film avec une réalisatrice indienne ! Ce sont tous des metteurs en scène passionnés, qui ont des styles différents, qui savent précisément ce qu'ils veulent ou ce qu'ils ne veulent pas, qui ont des ambitions et des exigences artistiques. La seule différence entre eux, c'est leur personnalité.

MALGRÉ VOS OSCARS, AUCUN RÉALISATEUR AMÉRICAIN NE VOUS A APPELÉ APRÈS LE SECRET DE BROKEBACK MOUNTAIN OU BABEL ?

Peu et je dois avouer que leurs projets ne m'emballaient pas ! Je ne peux travailler que sur des films qui me parlent, me touchent... Franchement, j'aime beaucoup LES YEUX DE SA MÈRE, j'ai adoré travailler dessus. C'est un film dont je suis très fier.



Entretien JULIEN HIRSCH CHEF OPÉRATEUR

LORSQUE THIERRY KLIFA VOUS A APPELÉ POUR VOUS PROPOSER LES YEUX DE SA MÈRE, VOUS A-T-IL DIT POURQUOI IL AVAIT PENSÉ À VOUS ?

Plus spécialement. Il m'a dit qu'il aimait mon travail et qu'il éprouvait, après deux films, le besoin de changer, d'aller vers autre chose, et donc de travailler avec d'autres collaborateurs. Lorsqu'un réalisateur que je ne connais pas m'appelle et me dit ça, ça m'intéresse toujours. Parce qu'il y a, derrière cette envie de nouveauté, quelque chose à trouver, à définir, à inventer. Ça m'oblige à connaître la personne avec qui je vais travailler, et c'est toujours excitant. Avec Thierry, on n'a pas eu de peine pour faire connaissance puisque le tournage a été retardé de six mois à cause de l'indisponibilité des acteurs. Du coup, on a travaillé très en amont.

DE QUELLE MANIÈRE ?

D'abord par de simples discussions. Sur ses intentions, sur le scénario, sur ses goûts, sur le cinéma... On a regardé des films aussi. Comme il en a vus énormément et qu'il a un goût extrêmement large, c'était passionnant. Ça voulait dire qu'il n'avait aucun dogme et qu'il était prêt à utiliser tous les outils du cinéma, qu'il n'avait aucune appréhension sur les travellings, les ralentis, les zooms, et que selon les séquences, selon les envies de lyrisme, de dramaturgie, etc., on pouvait utiliser ce qui existait sans se demander si c'était pur ou impur ! C'est quelque chose qui m'a toujours beaucoup intéressé et que j'associe particulièrement au cinéma asiatique récent, aux jeunes réalisateurs thaïlandais ou coréens. La contrepartie de ça, c'est que le film peut donner l'impression de manquer de cohérence ou de forme. Tout notre travail préparatoire a justement consisté à lui trouver une écriture, une tenue.

QUELS FILMS AVEZ-VOUS REGARDÉS ?

En fait, le plus souvent, ils ne nous ont pas servi de références pour le tournage mais davantage pour se parler, pour échanger des idées. Il m'a montré un film que je n'avais jamais vu : LES CHAUSSONS ROUGES. C'est un film très particulier, splendide, mais qui utilise des formes narratives qu'on ne peut plus utiliser maintenant. On a revu ensemble les films de James Gray. Ils ont été un terrain très important pour nos discussions, notamment en ce qui concerne la tension dans les plans, la tension dans l'histoire et aussi, bien que ce soit ancré dans un certain réalisme, ce lyrisme... Étonnamment, alors que moi, à la lecture du scénario,





j'avais vu Almodóvar pour plein de raisons - le rapport à l'Espagne, la présence de Marisa Paredes, ces relations amoureuses douloureuses et compliquées, les hôpitaux, le milieu du spectacle, les rebondissements mélodramatiques, etc. - c'est une référence que Thierry ne m'a jamais citée ! Et tant mieux, parce que, formellement, c'est tellement fort que ça nous aurait certainement limités et même empêchés de réfléchir. James Gray, en revanche, c'était très stimulant. Il nous a beaucoup servi, y compris pour le découpage. C'est un film qu'on a découpé quasiment entièrement. Ça ne m'était jamais arrivé.

C'EST VOUS QUI EN AVIEZ BESOIN ? C'EST THIERRY KLIFA ?

Tous les deux, je pense. Moi, j'en avais besoin pour être sûr que ce film serait tenu formellement. Et Thierry, ça lui permettait de préciser ses désirs et ses envies. Quand on découpe, on est obligé de faire une sorte d'analyse de la séquence et de savoir ce qui est intéressant. Qu'est-ce qu'on doit filmer ? Qu'est-ce qu'on ne doit pas filmer ? Qu'est-ce qu'on peut se permettre de ne pas filmer ? Qu'est-ce qu'il faut absolument filmer ? etc. On a donc commencé d'une manière un peu abstraite, et puis plus précisément quand on a eu les décors, et encore plus précisément quand on a eu le plan de travail, jusque pendant le tournage où on a continué. Je n'avais jamais fait ça, en tout cas, jamais autant en amont, et jamais autant dans le détail. J'ai beaucoup aimé faire ça, ça m'a beaucoup intéressé. J'ai appris pas mal de choses de ce point de vue-là sur ce film.

EN PLUS DE VOTRE RENCONTRE AVEC THIERRY KLIFA, QU'EST-CE QUI VOUS SÉDUISAIT DANS CE PROJET ?

Le casting bien sûr puisque quand Thierry m'a rencontré, il y avait déjà Catherine, Géraldine, Marisa Paredes, Nicolas... C'était excitant. La deuxième chose, c'est qu'autant en lisant le scénario j'avais pensé à Almodóvar pour la forme, à tort puisque ce n'était pas l'intention de Thierry, autant le fond, le scénario lui-même, l'histoire qu'il racontait, les tourments des personnages, les histoires familiales complexes, m'évoquait quelque chose de "technicien", et du coup je ne me sentais pas du tout en terrain inconnu. Thierry, d'ailleurs, aime beaucoup Téchiné et d'une certaine manière, je pense que c'est aussi pour ça qu'il avait pensé à moi.

ET SUR LA LUMIÈRE ELLE-MÊME COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ ?

C'est venu très tard dans la préparation, très peu de temps avant le tournage. Pour la lumière, je me suis essentiellement appuyé sur le fait que Thierry a de toute évidence une aversion pour le côté documentaire ou social, ou en tout cas il voulait qu'on s'en

éloigne très fortement. C'est quelque chose qui ne l'intéressait pas du tout et même qu'il redoutait. D'autant que dans le film, il y a beaucoup d'intérieurs très codifiés - de grands appartements, la télévision, la scène de théâtre, le ring de boxe - et que j'avais peur moi aussi qu'en passant en extérieurs on tombe soudain dans le documentaire. Là encore, c'était un peu une question d'écriture tenue. Là encore, James Gray nous a aidés parce que chez lui les extérieurs sont aussi travaillés que les intérieurs. C'est ce que j'ai fait. J'ai stylisé les extérieurs, en oubliant un peu la lumière naturelle, ou en utilisant au maximum des moments particuliers : des aubes, des crépuscules, ou en forçant un peu des ambiances. Plutôt d'ailleurs dans la direction de ce que font certains cinéastes asiatiques, comme Wong Kar Wai, où la lumière extérieure est stylisée grâce à l'utilisation des couleurs, en mélangeant de vraies couleurs... On ne voulait pas qu'on soit catapulté d'un univers à un autre en changeant de séquence. En fait, c'était simple, il suffisait qu'on reste dans la tête des personnages car pour Thierry, tout passe par les bouleversements sentimentaux, on est donc dans un univers qui est presque mental.

JUSTEMENT, LE FAIT D'AVOIR TROIS UNIVERS TRÈS CODÉS MAIS TRÈS DIFFÉRENTS, VOUS A-T-IL POSÉ DES PROBLÈMES PARTICULIERS ?

Oui et non. Chaque décor posait la question de comment on allait le rendre. La télévision, par exemple, est un univers qu'on a beaucoup vu, qui se filme lui-même beaucoup. On ne peut donc pas partir dans des directions trop irréalistes. Le but n'était pas d'inventer une télévision qui n'existe pas. Mais de garder de manière obsessionnelle l'idée qu'on devait rester dans la tête de Catherine. On n'est ainsi jamais dans le compte rendu d'une journée de télévision, ni dans le sitcom, ni dans le documentaire. On a travaillé les ralentis, les flous, les profondeurs de champ, on s'est bien amusé. Ce qui me faisait le plus peur, c'est la danse. D'autant que j'avais rencontré Géraldine et que j'avais bien vu à quel point c'était important pour elle. La seule chose qu'on savait, c'est qu'on ne voulait pas filmer la danse comme un spectacle, c'est-à-dire du point de vue du spectateur mais depuis l'intérieur du ballet. Cela voulait dire qu'il fallait que je sois sur scène avec Géraldine. Sauf que la danse est beaucoup plus difficile à filmer quand on est sur scène que lorsqu'on la regarde depuis l'endroit pour lequel la chorégraphie est faite. Si on est trop serré, on risque de ne plus comprendre ce qui se passe. Et un mouvement qui est splendide à l'œil, si on est mal placé ou qu'une main sort du cadre, n'a plus de sens, paraît désarticulé. Je n'avais jamais fait ça, ça m'effrayait donc un peu. En plus, on n'avait pas tant de temps que ça pour le faire. Thierry m'a emmené voir d'autres spectacles de danse et à chaque fois je me demandais comment je les filmerais. Ça a été un bon apprentissage.

Surtout, j'ai assisté à je ne sais combien de répétitions de Sylvain et Géraldine. Je suis resté longtemps dans un petit coin, juste à les regarder, à voir les évolutions, car ils créaient le ballet tout en répétant, et en cherchant à chaque fois ce qui serait intéressant à filmer. Et puis, vers la fin, j'ai pris une petite caméra vidéo - d'habitude, je déteste ça ! - mais là, ça m'était indispensable pour voir comment ça rentrerait dans un cadre, comment on pouvait lier émotion, vitesse, rupture de rythmes... Si bien que même si les choses changeaient beaucoup au fur et à mesure, je me suis senti assez à l'aise quand il a fallu le tourner. En plus, ça avait mis Géraldine en confiance, parce que d'une certaine manière, elle avait vu qu'on prenait ça vraiment au sérieux. Après, bien sûr, le montage a magnifié l'ensemble.

ET POUR LA BOXE ?

C'était beaucoup moins problématique. On est plus sur l'énergie et puis, d'une certaine manière, les séquences de boxe racontaient des choses, soit une engueulade entre le père et le fils, soit l'entraînement, jusqu'à ce grand match qui se termine par la victoire de Bruno. La boxe, ça se filme sans problème. C'est vraiment un sport qui se donne très facilement, ce n'est pas le cas de la danse !

SUR LE TOURNAGE, QU'EST-CE QUI VOUS A SURPRIS CHEZ THIERRY KLIFA MALGRÉ VOS MOIS DE PRÉPARATION EN COMMUN ?

Ce n'est pas que ça m'a surpris mais ça m'a été très agréable : je me suis rendu compte que notre collaboration fonctionnait aussi sur le plateau. C'était dû bien sûr à notre travail en amont et à notre connaissance l'un de l'autre. Sur le plateau, on a moins le temps de se parler mais quand il fallait trouver des choses à la dernière minute parce que tout ne se passait pas comme prévu, on savait que, puisque on s'entendait bien et qu'on avait beaucoup parlé, je n'allais pas faire des propositions qui tombaient à côté. Ça nous permettait de nous réajuster très rapidement. Ce qui nous a bien aidés aussi, c'est ce désir qu'on avait défini ensemble de mettre toujours de la tension dans les scènes. Thierry avait un sentiment très juste de chaque scène, il sentait bien ce qui était important et sur quoi on pouvait s'appuyer...

COMMENT LE DÉFINIRIEZ-VOUS COMME METTEUR EN SCÈNE ?

Le plus frappant, c'est de le voir avec les comédiens. Là aussi, d'ailleurs, je retrouvais quelque chose de Téchiné, et pas juste parce qu'on tournait en plans séquences ! On sent que les acteurs sont pour lui son matériau essentiel. Il leur parle énormément, il leur laisse une grande liberté, il y a un réel échange et en même temps, il sait très bien où il veut en venir. Le principal pour lui, c'est donc le travail avec les comédiens. Et l'émotion qui en sort. En plus, il n'oublie jamais sa place de spectateur. Sur un plateau, il n'est jamais là en tant qu'auteur qui veut dire ou prouver quelque chose ou affirmer une forme, jamais. C'est le premier spectateur. Je l'ai vu être ému lui-même sur le tournage par les scènes d'émotion qu'il était en train de filmer... Il y a autre chose qui m'a beaucoup plu chez Thierry, c'est qu'il n'y a dans ce qu'il filme jamais d'ironie par rapport au drame, à l'émotion, aux sentiments, ça aussi, c'est quelque chose que je retrouve chez les Asiatiques...

ET VOUS, LE TRAVAIL AVEC LES ACTEURS, C'EST QUELQUE CHOSE QUE VOUS AIMEZ ?

J'adore ! Je croise les doigts, pour l'instant il ne m'est jamais arrivé de ne pas m'entendre avec un acteur ou une actrice. Le jour où ça arrivera, ce sera terrible ! Comment filmer quelqu'un avec qui on ne s'entend pas, ou simplement un comédien qui ne se sent pas en confiance ? Je ne sais pas. Le rapport qu'un chef opérateur a avec les comédiens ne repose pas juste sur la technique. C'est d'un autre ordre. Ça n'a rien à voir non plus avec le travail du metteur en scène... Ce que je peux dire, c'est que je fais énormément attention d'abord à ce que je vois pendant les mises en place, c'est pour ça que je ne quitte jamais le plateau, ensuite à ce que je vois d'eux dans la caméra, et que lorsqu'il y a quelque chose que je ne sens pas, j'en parle avec le réalisateur, ou avec l'acteur...

DEPUIS LES TEMPS QUI CHANGENT, VOUS AVEZ TRAVAILLÉ RÉGULIÈREMENT AVEC CATHERINE DENEUVE. ARRIVEZ-VOUS ENCORE À ÊTRE SURPRIS ?

Et comment ! Sur ce film-là particulièrement. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu Catherine dans ce type de rôle, de sentiments. Thierry a vraiment été très bien avec elle parce qu'il l'a emmenée, presque en douce, sur des territoires qu'elle n'a pas l'habitude d'explorer. Souvent, même quand elle joue des personnages qui sont détruits, elle garde son énergie, sa détermination. Là, le personnage se contient

en toutes situations mais on sent tellement qu'il est bousculé, bouleversé, fissuré par ce qui lui arrive... D'une certaine manière, ça m'a renvoyé à des films comme RÉPULSION... Il y a la scène de la gare bien sûr qui est incroyable, et la scène de son dernier journal télévisé, mais aussi une scène qui, sur le scénario, ne paraissait pas aussi forte que ça, lorsque Nicolas vient lui faire ses adieux chez elle, qu'elle est en pyjama, assise à sa table. Elle essaie d'avoir une contenance mais on la sent complètement abattue... Je ne m'attendais pas du tout à cet abandon qui n'en est que plus bouleversant. Elle est unique, Catherine.

LE FILM TERMINÉ, EN QUOI DIRIEZ-VOUS AUJOURD'HUI QUE VOUS VOUS COMPLÉTEZ AVEC THIERRY ?

Je pense qu'on se complète très bien. Dans la mesure où je pense que c'est le film qui lui ressemble le plus. C'est même ma fierté. Quand je regarde le film, je le vois partout. Dans plein de personnages, dans plein de situations, dans plein d'images, dans sa façon de réagir, dans ce qu'il rumine à l'intérieur... C'est l'une des choses qui me satisfait le plus. C'est comme si j'avais réussi à concrétiser les choses qu'il a en lui et qui ne sont pas toujours faciles à exprimer. Comme si cette complémentarité l'avait aussi beaucoup libéré de la narration au profit de la mise en scène... Quant à moi, c'est étrange parce que j'ai le sentiment, si je regarde les films que j'ai faits du strict point de vue de la lumière, que c'est la première fois que je fais un travail comme celui-ci. Je ne suis jamais allé aussi loin dans l'artifice, dans l'utilisation de l'artifice, je ne me suis jamais autant éloigné de la lumière naturelle comme source d'inspiration première. Et ça m'a plu. Parce que ça répondait à une nécessité et que c'est passionnant de chercher dans cette direction-là. En fait, j'arrive moins à voir le film comme un travail réfléchi en fonction d'une pensée préétablie. C'est comme si, grâce à nos discussions et à notre osmose dans le travail, les choses s'étaient construites petit à petit. D'habitude, je sais pourquoi j'ai fait telle chose ou pourquoi je n'ai pas fait telle autre, là, je n'arrive pas vraiment à analyser. C'est un peu comme si je m'étais fait vampiriser plus que d'habitude et d'une manière plus inconsciente que d'habitude. Ça m'étonne et... ça me plaît ! Beaucoup !





Liste artistique

Lena Weber
Maria Canalès
Mathieu Roussel
Judit Canalès
Maylis Tremazan
Jean-Paul Tremazan
Bruno Tremazan
Mélodie Khan
Antoine
Sylvie
Le père de Mathieu
Sylvain
Capucine
Olivier

Catherine Deneuve
Géraldine Pailhas
Nicolas Duvauchelle
Marisa Paredes
Marina Foïs
Jean-Marc Barr
Jean-Baptiste Lafarge
Hélène Fillières
Gilles Cohen
Karole Rocher
Fred Ulysse
Sylvain Groud
Magali Woch
Romain Goupil

Liste technique

Réalisateur	Thierry Klifa
Scénario et adaptation	Thierry Klifa et Christopher Thompson
Dialogues	Christopher Thompson
Musique originale	Gustavo Santaolalla
Image	Julien Hirsch (AFC)
Montage	Luc Barnier
Son	Pascal Jasmès Francis Wargnier Thomas Gauder
Décors	Emmanuelle Duplay (ADC)
Costumes	Catherine Leterrier
Producteur exécutif	David Giordano
Premier assistant réalisateur	Olivier Jacquet (AFAR)
Chorégraphie	Sylvain Groud
Casting	Sarah Teper (ARDA) Leïla Fournier
Maquillage	Laurence Grosjean Cédric Gérard
Coiffure	Jane Milon Jean-Jacques Puchu-Lapeyrade
Directeur de production	Bruno Amestoy
Régisseur général	Antonio Rodrigues
Produit par	Cyril Colbeau-Justin Jean-Baptiste Dupont
Délégué des producteurs	Romain Rousseau



une coproduction LGM Cinéma La Petite Reine France 2 Cinéma en association avec A Plus Image La Banque Postale Image 3 Coficup - un fonds Backup Films en coproduction avec Tarantula RTBF (Télévision belge)
coproduit par Joseph Rouschop Arlette Zylberg Adrian Politowski Gilles Waterkeyn en association avec uFund Backup Films avec la participation de la Région Wallone avec la participation de Canal+ Cinécinéma France Télévisions

